

JOURNAL
HELVETIQUE
O U
RECUEIL
D E
PIECES FUGITIVES
D E L I T E R A T U R E
C H O I S I E ;

*De Poësie ; de Traits d'Histoire ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses , tant de Suisse , que des
Pais Etrangers.*

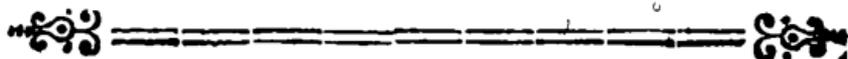
DEDIÉ AU ROI,



JANVIER 1752.

NEUCHÂTEL

DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES.



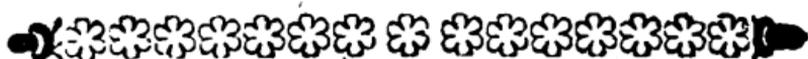
M D C C. LII.





JOURNAL HELVETIQUE,

JANVIER 1752.



SUITE DU DISCOURS

*Sur l'obligation des Jeunes-Gens à s'appliquer
de bonne heure à la Pieté.*

QUand Salomon exhorte les Jeunes-Gens à se souvenir de leur Créateur dès la Jeunesse * pour peu qu'on examine ces paroles, on y trouve des leçons importantes. Nous y avons d'abord fait remarquer une invitation ou plutôt une exhortation à étudier les Ouvrages du Créateur, pour se bien persuader de l'existence de Dieu, & pour se faire quelque idée de ses Perfections infinies, de sa Puissance, de sa Sagesse & de sa Bonté. Mais cette première Partie ne peut guère être regardée que come préparatoire, il ne s'y est agi que d'éclairer l'Esprit d'un Jeune-Homme, de le bien remplir d'une des plus importantes

A 2

Vé-

* Ecclésiast. XII. 3.

Vérités de la Religion, & qui est le fondement de toutes les autres. Il s'agit aujourd'hui d'aller plus avant, & de placer le souvenir du Créateur dans le Cœur d'un Jeune-Homme, & non simplement dans son Esprit. On avoit déjà bien insinué précédemment que le bienfait de la Création doit engager les Jeunes-Gens à une vive reconnoissance pour leur Bienfaiteur, & à une soumission entière à ses Ordres; mais cette obligation demande d'être un peu plus développée.

Quand *Salomon* exhorte les Jeunes-Gens à se souvenir de leur Créateur, il veut par là les exciter à se souvenir de ses bienfaits, à chercher à lui plaire, en prenant ses Loix pour la règle de leur conduite. *Le souvenir de Dieu* renferme ici tous les devoirs que la Religion nous impose.

Nous devons reconnoître les bienfaits de Dieu, dès la Jeunesse, c'est-à-dire dès que nous avons la Raison formée; c'est là le premier usage que nous devons faire de cette noble faculté. La reconnoissance ne souffre point de renvoi, & la reconnoissance dont il s'agit ici, consiste sur tout à se consacrer au service de son Bienfaiteur.

Les Jeunes-Gens regardent ordinairement la Pieté, & même une Conduite vertueuse, come des devoirs qui ne sont pas pour eux,

&

& qui ne conviennent pas à leur âge. Le sentiment généralement reçu parmi eux, c'est que les Jours rians d'une florissante Jeunesse doivent être tout pour le Monde. La Jeunesse, disent-ils, est l'âge des plaisirs; C'est le tems de goûter tous les agréments de la Vie. Il y a un tems pour les douceurs de la Volupté; il y a aussi un tems où la sagesse & la retenue est à sa place. *Chaque chose a sa saison*, dit-on après Salomon lui même, mais dans une vue bien différente de la sienne. On voudroit lui faire dire, qu'on peut destiner la Jeunesse au plaisir, & attendre à la Vieillesse à remplir les devoirs de la Religion. A la faveur de cette Maxime répétée mille fois, les Jeunes-Gens voudroient faire passer une Vie de plaisir, une Vie même licentieuse, pour une bienséance de leur âge.

La vigueur de la Jeunesse, la parfaite santé dont elle jouit ordinairement, est le prétexte dont elle voudroit se servir pour oublier son Créateur. Afin que cette excuse fût valable, il faudroit avoir établi auparavant ce principe, que plus les bienfaits dont on jouit sont grands, plus nôtre Vie est douce & agréable, & moins on doit avoir de reconnoissance pour le Bienfaiteur de qui on la tient.

Quel indigne partage prétendés-vous faire?

Destiner à vos passions les prémices de votre Vie , & ne réserver au Seigneur que le rebut de vos ans ? Dieu vous tiendra-t-il beaucoup de compte , quand vous ne penserez à lui , qu'après que vous vous serez lassés du Monde , & que le Monde sera las de vous ? Ecoutez *Senèque* là dessus. Il dit que quiconque attend la Vieillesse pour devenir Home de bien , fait conoitre qu'il ne veut doner à la Vertu que le tems qu'il ne peut plus doner honêtement au Monde. C'est un *Paien* , qui vous a fait cette Déclaration.

Après avoir assigné au Monde la fleur de l'âge , que réserve-t-on au Créateur ? Oh lui destine la fin de la vie , ces tems d'infirmité où l'on n'est plus bon à rien , & où l'on n'est que trop souvent , le rebut de la Société. Ce n'est pas assez de dire , qu'il y a , dans cet injuste partage , l'ingratitude la plus noire , il faut ajouter qu'il y a encore un mépris tout à fait injurieux à la Divinité. Cette Maxime ramenée si fréquemment , que la Vieillesse est l'âge de se consacrer à la Piété , que veut elle dire autre chose , sinon que quand on n'est plus bon à rien , on sera encore assez bon pour s'offrir à Dieu , Je n'ose pas développer d'avantage cette pensée , crainte de prononcer un blasphème.

La justice du devoir que *Salomon* prescrit
aux

aux Jeunes-Gens, est si palpable; qu'il seroit inutile de s'y arrêter plus long-tems; mais il est à propos d'en faire bien sentir la nécessité & l'importance. Pour cela il faut faire voir aux Jeunes-Gens, que leur bonheur en dépend absolument, leur bonheur dans cette Vie, & sur tout le bonheur à venir.

Començons par ce dernier article, come le plus important. Les Jeunes-Gens doivent se souvenir de leur Créateur, mais ils doivent se rapeller en même tems, que leur Créateur doit être aussi leur Jugé.

L'Écriture nous apprend, que nous devons tous mourir, & il n'étoit pas besoin d'une Révélation pour cela, puis que l'expérience de tous les jours ne nous permet pas d'en douter. Aussi quand cet Arrêt nous est signifié dans les Livres sacrés, c'est proprement pour nous en apprendre les suites. *Il est arrêté, que tous les Hommes meurent une fois*, dit St. Paul, après quoi *suit le jugement*, ajoute t-il aussi tôt *. Nous comparoîtrons tous devant le Tribunal du Seigneur, pour y recevoir, ou la récompense, ou la punition de nos œuvres. On ne fauroit avoir part à la félicité du Ciel, si l'on ne s'est pas appliqué à servir Dieu pendant sa vie.

A 4

Quand

* Hebr. IX. 27.

Quand on renvoie à un âge suivant, on risque de n'avoir plus le tems de s'aquiter de ce devoir.

Voici donc la Leçon importante, que l'on ne sauroit assez inculquer aux Jeunes-Gens, c'est qu'ils doivent se tourner incessamment du côté de la Pieté, parce que, malgré leur Jeunesse, ils peuvent être surpris par la Mort. Ils se font illusion la dessus, & ils regardent leur vie come fort assurée. On doit donc les avertir fréquemment, que leur âge quelque florissant qu'il paroisse, que leur santé quelque ferme & vigoureuse qu'elle soit à leurs yeux, ne leur donne dans le fond aucune assurance contre la Mort. Tel qui ne fait presque que d'entrer dans la Vie, & qui se figure devant lui une fort longue carrière, ne finira peut-être pas l'Année qu'il vient de comencer. Rien de plus comun que de voir la Mort couper des Herbes qui n'étoient presque que naissantes.

Ce n'est pas assez de dire que les Jeunes-Gens sont fauchés tout come les autres, il faut ajouter que la Mort les ataqe encore plus souvent, que ceux d'un âge avancé. A faire le dénombrement exact de ceux qu'elle enlève, vous en trouverés plus qu'elle a ravi dès l'enfance, des l'adolescence, & dans la fleur de l'âge, que vous n'en trouverés

verés au dessus de quarante ou cinquante ans.

Mais ce qu'il faut bien remarquer, c'est que ce danger est encore plus à craindre pour les Jeunes Gens, qui oublient leur Créateur, que pour les autres. Plus ils s'abandonnent à leurs Passions, & plus leur Vie est exposée. „ Vous comptés sur la „ Jeunesse, qui semble vous promettre une „ longue suite d'Années, leur dit un habile „ Moraliste. Mais ne vous reposez point „ sur vôtre Jeunesse. C'est justement ce „ qui me fait craindre pour vous; des „ mœurs licentieuses, des plaisirs extrêmes, „ des passions outrées, les excès de la Ta- „ ble, les faillies de la Vengeance. La „ Jeunesse est la saison des périls, & l'é- „ cueil le plus ordinaire de la Vie.

Le jeu, la débauche, des desirs violens, une humeur brusque & impétueuse, un faux point d'honneur, contribuent beaucoup à abrèger la Vie, & ce sont là les défauts trop ordinaires de la Jeunesse. Il faut ajouter qu'un Jeune-Homme dérèglé, & qui a trop suivi ses Passions, est souvent réduit à prendre le parti des Armes. C'est la dissipation, la Vie licentieuse, qui en détermine plusieurs à ce genre de vie; Métier périlleux, & où l'on peut être emporté par la Mort, quand

quand on y pense le moins. L'ardeur des Passions, le libertinage, ruinent donc le tempérament de bien des Jeunes-Gens, leur attirent des maux & des infirmités, & de plus suscitent des occasions, des rencontres, des accidens funestes. On peut alléguer diverses causes semblables, qui font périr de Jeunes-Gens qui sembloient devoir se soutenir jusqu'à l'âge le plus avancé.

Ne comptés donc pas trop sur votre Jeunesse. Vous aviez un Ami de votre âge, à qui une santé pleine & robuste sembloit promettre une longue suite d'années. Il vient d'être enlevé fort promptement. Il en sera peut-être de même de vous. Parce que vous êtes jeune, vous croiés encore avoir bien des Années devant vous. Mais que vous vous faites illusion ! Vous êtes sur la fin de votre course. C'est ici votre Vieillesse ; Un accident, ou une Maladie va faire en vous ce que la caducité fait dans les Vieillards.

Il est vrai que l'on trouve des Jeunes-Gens qui pensent quelquefois à la brièveté & à la fragilité de la Vie ; mais le croiroit-on ? C'est pour s'autoriser à passer leur Vie dans le plaisir. La conséquence que toute Personne sage en devrait tirer, la voici : *Puis que la Vie est si courte & si incertaine, faisons en un bon*

bon usage ; ménageons en tous les momens , pour nous assurer le bonheur à venir. Mais comment raisonne une Jeunesse libertine & débauchée ? Tout passe comme un éclair ; encore quelques années & mes beaux jours seront écoulés. Il faut donc me hâter de jouir de la vie.

L'Auteur de la Sapience met cette conclusion dans la bouche des Jeunes Libertins de son Siècle. „ Le tems de nôtre Vie est court & „ facheux , disent-ils. Ce n'est qu'une Nuée „ qui passe , & une fumée qui se dissipe. „ Venez donc , & jouissons des biens que „ nôtre âge nous présente , & hâtons nous „ d'user des Créatures , pendant que la Je- „ nesse nous le permet. ^b St.^s PAUL rapporte ⁷ aussi ce raisonnement de quelques Impies de son tems , qui leur étoit dicté par la débauche , Dépêchons nous de manger & de boire , puis que peut-être nous mourrons demain*.

Il faut profiter du tems qui s'enfuit , dit-on ; il ne faut pas laisser échapper des occasions , qui ne reviennent plus. Nous convenons des deux côtés de cette Maxime , nous ne diférons que dans l'aplication qu'il en faut faire. Au lieu de s'exciter par là à la Volupté , la conséquence qu'on en doit tirer , c'est la nécessité de s'atacher à la Vertu , dans un âge , qui non seulement passe fort vite ; mais encore où l'on peut être enlevé

par la Mort , quand on y penſera le moins. C'eſt là profiter véritablement du tems qui s'enfuit.

On peut remarquer , en paſſant, que les Jeunes-Gens ne ſont point d'accord entr'eux ſur leurs principes , & qu'ils s'appuient ſur deux raifonnemens tout contraires. Pour pouvoir ſuivre leurs paſſions & leurs deſirs déréglés , tantôt ils diſent , que la Vie eſt fort courte , tantôt qu'elle eſt aſſez longue.

Ce dernier ſentiment eſt celui qui eſt le plus généralement reçu parmi eux , & que l'on doit ſ'attacher principalement à combattre. Je ſuis plein de ſanté & de vigueur , dit ordinairement, *un Jeune Homme* : Je puis raifonnablement me promettre une longue carrière. Je trouverai toujours du tems pour m'appliquer à la Vertu , & pour me remplir des principes de la Religion. Rien ne preſſe encore; il y a du tems pour tout.

Vous aurés toujours aſſez de tems , dites-vous ; Mais combien n'avez-vous pas vu de Jeunes Perſones , qui raifonoient précifément come vous , & qu'une Mort inopinée a ſurpris , dans l'ardeur de leurs paſſions , & qu'elle a arraché à leurs plaiſirs , lors que come vous , ils ſe promettoient des ſiècles de vie.

L'expérience de tous les jours doit nous diſ.

dispenser d'insister d'avantage sur cet article. Prenons donc les choses du côté le plus favorable aux Jeunes Gens. Suposons, come ils le prétendent, qu'ils puissent être assurés d'ateindre la Vieillesse, je dis qu'ils ne sont point dispensés par là de se tourner de bone heure, du côté de la Piété, & en voici la grande raison; c'est qu'il n'y a rien de si difficile, que de corriger ses anciennes habitudes sur les vieux jours. Rien n'est plus rare qu'un changement éfectif dans les Vieillars.

Ecoutons Salomon; il apuie son exhortation d'une raison, qui mérite d'être pesée. *Souvenés-vous de votre Créateur dans votre Jeunesse; avant que les sens de l'affliction soit arrivé, ajoute-t-il, Et que vous aprochiés de ces années où vous dirés, je ne prens plus plaisir à rien.*

Ces mauvais jours, ce période de la Vie où l'on ne prend plus plaisir à rien, c'est la Vieillesse. Le Sage, pour nous porter à servir Dieu de bone heure, tire donc un motif des infirmités d'un âge avancé. Il fait sentir aux Jeunes-Gens, qu'ils doivent incessamment se remplir de la Religion, & en suivre les Maximes. Il leur fait comprendre que les maux, les incomodités qui sont les compagnes inséperables de la Vieillesse, ne nous laissent, ni assez de force, ni l'usage assez libre de nos facultés pour pouvoir venir à bout de nous convertir.

L'Esprit se ressent trop alors des infirmités du Corps. D'ailleurs la Pieté doit naître dans le Cœur par inclination & par goût. Il ne faut donc pas attendre à l'acquérir, que l'on soit parvenu à un état de caducité, où l'on ne prend plus plaisir à rien. Je laisse aux Prédicateurs à pousser les difficultés d'une Conversion tardive, & l'incertitude où l'on doit être de son sort, lors sur tout qu'on attend dans un Lit de mort à se repentir. Je vais envisager le motif qu'emploie Salomon, par des côtés qui conviendront mieux ici.

Salomon veut, que nous nous appliquions, à la Pieté, dès la Jeunesse, afin que si nous devenons vieux, nous adoucissons par la les ennuis & les chagrins de la Vieillesse. Ce dernier âge de la Vie est triste par bien des endroits. On ne prend plaisir à rien; On est à charge à soi-même & aux autres. Mais la plus grande misère des Vieillards, ce qu'il y a de plus triste dans leur état, c'est quand ils ont des reproches à se faire sur leur vie passée. Vou-lons nous donc épargner à une Vieillesse foible & tremblante, les cruelles inquiétudes d'une Conscience agitée, il faut commencer de bonne heure à s'attacher à la Vertu.

Ce que l'on appelle Gens sages dans le Monde, travaillent bien à avoir une Vieillesse

leffe douce & heureuse , au cas qu'ils parviennent à cet âge. Ils comencent presque des la Jeunesse à amasser du bien. Ils ne tardent pas à penser à un Etablissement. Ils entrent encore jeunes dans un Négoce , & ils y travaillent avec assiduité. Avancent-ils en âge ? Nouvelle ardeur sur leurs intérêts. Ils se proposent , en gagnant du bien , d'adoucir par là considérablement les incomodités de la Vieillesse. C'est une perspective qu'ils ne perdent guère de vue. Cette conduite est louable ; cependant ce n'est encore là que la prudence du Siécle. Ceux qu'on doit regarder , come véritablement sages , sont ceux qui travaillent pendant le cours de leur Vie , à s'affurer, dans la Vieillesse , la paix de la Conscience , & des espérances bien fondées pour l'avenir.

Voies ce qui se passe dans la Campagne. On travaille la plus grande partie de l'année , à faire des amas pour l'Hiver , cette Saison triste & morte. La Vieillesse est l'Hiver de notre Vie. Il faut que dans les autres âges , on ait amassé quelque chose pour ce dernier période. Les véritables provisions , pour nous faire passer la Vieillesse avec quelque douceur , c'est de comencer , dès la Jeunesse , à jeter dans nos Cœurs les Semences des Vertus , afin qu'elles portent du fruit dans la suite.

On entend quelquefois des Gens, qui font un raisonnement tout contraire à celui de Salomon. Quand les Ministres de la Religion travaillent à réprimer la Vie licentieuse de la Jeunesse, des Pères indulgens, & trop relâchés sur les Mœurs, diront froidement, qu'il ne faut pas être si sévères, qu'il faut acorder quelque chose à cet âge, que dans la Saison des plaisirs, on peut bien en jouir & s'y livrer un peu, & cela, par cette grande raison, que la Vieillesse est un état fort triste, que le tems des chagrins & des soucis vient assez.

Un Père & une Mère voient de sang froid les irrégularités de la Vie de leurs Enfans, & ils se tranquilisent, en disant, qu'il faut doner quelque chose à la Jeunesse. Que signifie cette belle Maxime ? Elle signifie qu'il faut passer aux Jeunes-Gens leurs égaremens, parce qu'ils s'égarèrent dès le commencement de leur carrière. *Mais*, disent ces Parens trop faciles, *le tems des soucis viendra assez.* Et c'est précisément pour les prévenir qu'on voudroit les faire *souvenir de leur Créateur.* Si ceux qui sont chargés de veiller à leur conduite, les exhortent à s'abstenir des plaisirs défendus, & à suivre en tout les principes de la Religion, c'est pour leur épargner les remors d'une Jeunesse déréglée

&

& libertine , sur leurs vieux jours , en cas qu'ils y parviennent ; c'est pour les mettre à couvert de ces regrets sur le passé , & de ces craintes pour l'avenir ; c'est pour les empêcher de se creuser une source intarissable de remors & de repentir ; c'est pour diminuer les infirmités de la Vieillesse ; c'est afin qu'ils n'y soient pas tourmentés par des Maladies facheuses , & peut être par des douleurs cruelles ; c'est afin que la Vieillesse cesse d'être pour eux triste & languissante ; c'est pour les soutenir , pour les consoler dans leurs dernières années , & pour remplir leur Ame des douces espérances que nous donne la Religion. On ne sauroit assez appuyer sur ce fait , que l'expérience confirme tous les jours , que l'on ne peut se promettre une Vieillesse heureuse , qu'à proportion qu'on a eu une Jeunesse sage & réglée.

Mais ce n'est pas seulement sur la fin de la Vie que l'on recueille le fruit des Mœurs réglées que l'on-a eû dès la Jeunesse. La Piété , la pratique de la Religion fait nôtre bonheur dans tous les âges. Le motif secret des Jeunes Gens qui les fait diférer de se consacrer à Dieu , c'est qu'ils veulent jouir du présent. C'est là la véritable raison , la raison du cœur qui fait renvoyer le plus loin que l'on peut , à prendre les Loix de la Religion pour la

règle de nôtre conduite. Il faut donc faire voir que ce'st une erreur de s'imaginer qu'en se soumettant à l'Evangile, on renonce à toutes les douceurs de la vie. Il faut prouver à toutes fortes de perſones, mais ſur tout aux Jeunes-Gens, qu'ils trouveront plus d'avantages, en toute manière, à ſuivre les Préceptes de l'Evangile, qu'à ſuivre leurs paſſions. Les Loix de la Religion ſont très propres à faire nôtre bonheur préſent. Un Jeune-Homme qui règle ſa conduite ſur la Volonté de Dieu, ne conoit point les maux qu'on s'atire par ſon intempérance & par ſes autres excès. Il jouit par là d'une ſanté ferme & robuste. Il ne conſume ſon bien, ni par le jeu, ni par la débauche, ni par une ſole prodigalité. Il gagne l'eſtime des honêtes Gens, & par là il facilite ſon avancement.

Les Vertus que Dieu exige de nous, ont leur utilité dans tout le cours de la Vie. Qu'eſt ce que la Religion ? C'eſt l'Art de nous rendre heureux, & de nous faire jouir d'un bonheur, qui comence déjà ſur la Terre. C'eſt là l'idée qu'il faut ſ'en faire, & ce ſont les Jeunes Gens qui ont le plus d'intérêt à ſ'en bien convaincre. On peut comparer nôtre Vie à un Voiage, ou à une Navigation. L'important, je l'avoue, eſt d'ar-
river

river un jour au Port, de parvenir à notre Patrie. Cependant on a intérêt, dans un Voiage de Mer, de rendre la Navigation aussi douce qu'il est possible. Si cette Vie est un Voiage, c'est à ceux qui le comencent, de s'instruire exactement de la route qu'il faut suivre, pour le faire sûrement & comodément. Si la Religion est l'Art de mener une Vie heureuse, à qui est ce que ce plan de conduite convient mieux qu'à ceux qui comencent à conoitre ce que c'est que la Vie; à de Jeunes Gens qui vont entrer dans le comerce du Monde?

On a plusieurs excellens Sermons imprimés sur les paroles de *Salomon*, que j'ai mis à la tête de ce Discours; mais je n'ai pas remarqué, qu'aucun ait fait valoir ce Motif. On y a employé plusieurs raisons extrêmement fortes, pour ne pas renvoyer trop tard à devenir vertueux, come la facilité que l'on a dans un âge tendre à prendre de bonnes habitudes, la difficulté de déraciner dans la suite les mauvaises qu'on a contractées, le danger d'être surpris par la Mort, avant de s'être corrigé, la difficulté, quand même on parviendroit à la Vieillesse, de pouvoir se convertir si tard, & enfin la défiance que l'on doit avoir d'une Repentance tardive.

Ces motifs sont assurément d'un grands

poids : Mais ne faudroit il point encore faire sentir aux Jeunes Gens , que quand même , en s'apliquant si tard à aquérir la Vertu , ils auroient quelque espérance de jouir du bonheur du Ciel , il est clair au moins que par leur Vie dérèglée , ils se sont attirés bien des maux dans cette vie. D'où vient donc , que ceux qui traitent cette matière ne pressent point ce motif ? Est ce une pure omiffion , ou seroit-ce que les Prédicateurs croient qu'il ne faut pas trop insister sur le bonheur présent , quand on parle à des Chrétiens , qu'on doit plutôt travailler à détacher de la Terre ? Le Docteur *Tillotson* ne pensoit pas come eux. Il essaie continuellement de gagner ses Auditeurs par la considération de leur intérêt présent. Cependant , dans un beau Sermon que l'on a de lui sur ce Texte , il a oublié , come les autres , de représenter aux Jeunes Gens , qu'en atendant si tard à devenir Vertueux , ils manquent le bonheur sur la Terre , que la Religion , come une bone Mère , vouloit leur procurer.

Ce qu'ont omis les Prédicateurs , j'ai crû le devoir suplérer ici , & il me semble que c'est sa véritable place. On peut se souvenir de la Règle prescrite par l'Académie de *Montauban* , de laisser apuier dans la Chaire sur les

les grands Motifs de la Vie à venir , & de s'en tenir sur tout aux avantages présens dans des Discours de la nature de celui-ci. Je conviens qu'aujourd'hui , sous l'Évangile , nous ne devons pas trop donner de prix au bonheur que l'on peut se procurer sur la Terre ; mais nous ne devons pas aussi trop le mépriser. Il faut encore remarquer , qu'ici nous avons à faire aux Jeunes-Gens , qu'il n'est pas aisé de ramener , & qui ne sont guère sensibles qu'au présent. Ce détachement de toutes les vûes temporelles est au dessus de leur âge. Il faut donc s'aider de tout pour les gagner.

Avant de finir, il est nécessaire de dissiper un prétexte qu'emploient souvent les Jeunes-Gens , quand ce sont les Ministres de la Religion qui leur recommandent de ne pas différer à s'appliquer à la Piété. Nos Pasteurs, disent ils , sont des Gens un peu chagrins & d'une imagination triste , ce sont des Gens d'étude & de Cabinet , dont les Maximes ne sauroient s'accorder avec la manière dont on vit dans le Monde. Ils voudroient nous interdire les plaisirs , & cela parce qu'ils n'en connoissent pas les attraits , ou que leur Caractère ne permet pas qu'ils les goûtent. Mais le Prédicateur , qui les exhorte aujourd'hui à se souvenir de leur Créateur , n'est pas dans le cas des autres. Ce n'est pas un Directeur

rigide, & d'une dévotion trop austère. C'est un Prince d'une expérience consommée, & qui n'a que trop connu le plaisir. C'est un Pilote charitable qui, échappé avec peine du naufrage, veut nous faire éviter les écueils où il a été sur le point de se briser lui-même.

On rencontre quelquefois de Jeunes Libertins, qui regardent l'Évangile come un joug qu'ils voudroient secouer. Ils osent attaquer la Religion. Ils révoquent en doute ce qu'elle nous dit d'une Vie à venir, & au défaut de bones raisons, c'est par des railleries, par des faillies d'imagination, qu'ils essaient d'afoiblir le respect qui est dû à ces Vérités capitales. A de Jeunes Débauchés de ce caractère, il faut leur oposer un Salomon. Il faudra coment il faut les prendre, il comencera par leur parler, en quelque forte, leur langage. Voici de quelle manière dès le commencement de ce Chapitre il apostrofe ces Esprits gâtés, qui ne reconnoissent point d'autre Religion que leur Epicuréisme. *Jeune Home*, leur dit-il, *réjouissés vous dans votre jeunesse; que votre Cœur soit dans la joie pendant ce premier âge; Conduisés-vous au gré de vos désirs, & selon le regard de vos yeux.*

» Vous pouvés vivre dans la Volupté;
 » leur dit-il, ne refuser rien à vos sens, vous
 » plon-

» plonger même dans la débauche. Vous
 » pouvés oublier la Religion, ne vous en
 » point embarasser, ne vous *souvenir de v-*
 » *tre Créateur* que pour jurer son saint Nom,
 » & pour blasphèmer. Divertissés-vous même à
 » ataquér la Religion; Cherchez dans
 » les railleries que vous ferés d'elle, un
 » assaisonnement à vos plaisirs." Voions à
 » quoi aboutira cette vive Ironie. Elle se trouve
 » suivie d'un *Mais*, bien propre à doner à
 » penser à ces jeunes Profanes, à les faire
 » rentrer en eux mêmes & à les faire trembler;
 » *Mais sachés*, ajoute-t-il, *sachés que Dieu vous*
 » *fera rendre compte dans son Jugement, de*
 » *toutes ces choses.* C'est come s'il leur disoit:
 » Pensés sérieusement à la Mort, & au Jugement,
 » qui doit la suivre, où vous aurés à
 » rendre compte de vôtre conduite. Allés après
 » cela vous divertir tranquillement, & raffiner
 » sur les plaisirs défendus.

Heureusement ces Esprits gâtés ne font pas le grand nombre. On trouve encore des Jeunes Gens dociles, & pleins de bons sentimens, qui n'ont besoin que d'être excités à la Vertu. C'est proprement pour eux que j'écris, & je crois en avoir assez dit pour les mettre dans la bone voic.



L E T T R E

Aux Editeurs, à l'occasion de Mr. ROUSSEAU.

J'Ai lû, *Messieurs*, avec beaucoup de plaisir votre Journal de *Novembre*. Ce Mois m'a parû bien rempli. Si vous continués à doner une aussi bone nourriture à ce Journal, on peut lui promettre encore bien des *Années* de vie. Outre la solidité des *Pièces* de *Novembre*, on a encore remarqué, qu'il s'en trouve de bien placées, & que vous avés présentées quand elles étoient atendues. Après avoir vû, par exemple, dans le Mois d'*Octobre* *, les atakes faites à *Mr. Rousseau*, sa Replique paroît précisément le Mois suivant. Elle est venue à point nommé, quand on souhaitoit de la voir. On a trouvé que

l'Au-

* Note des Editeurs. Nous avions reçu la Lettre, qui porte le nom de *Mr. Rousseau*, avant que la Critique inserée dans nôtre Journal d'*Octobre* parut, ainsi cette Lettre ne peut avoir ete faite pour lui servir de Reponse. Elle avoit pour objet d'autres Critiques sur le Discours de cet Auteur. Nous venons de recevoir une Réponse plus directe à ce qui a été publié dans nôtre Mois d'*Octobre*. On la trouvera à la suite de cette Lettre. La Personne qui nous l'a envoieé, & de qui nous tenons la précédente, nous marque, que c'est une Copie de l'*Original* de *Mr. Rousseau*, qu'il a en mains.

L'Auteur a assez bien coloré son hardi Paradoxe.

Mais cette Replique, que vous avez inférée si promptement & sans la faire attendre, a donné lieu à un doute, que je dois vous communiquer. Cette Pièce ayant été lue dans une petite Société, Littéraire, un de nos Messieurs s'est un peu défié de la promptitude avec laquelle elle a paru, & a conçu des soupçons sur son authenticité. Je vai vous rapporter fort exactement le jugement qu'il en a porté.

„ Je ne crois pas, nous a-t-il dit, que cette
 „ Replique soit de celui dont elle porte le
 „ nom. Quelqu'un s'est diverti à le contrefaire. Quoi qu'elle soit bien écrite, on
 „ n'y trouve pas le Stile fort & nerveux de
 „ Mr. *Rousseau*. D'ailleurs nous avons reçu
 „ de *Paris*, depuis quelques jours, la véritable Replique au *Roi Stanislas*. Il n'y a
 „ pas apparence qu'il en ait composé deux.

„ Essayons de découvrir qui est cet Ecrivain qui se cache ainsi sous un nom emprunté. Nous pouvons nous rapeller qu'un
 „ Anonyme, ayant publié dans le *Journal Helvétique*, plusieurs Lettres du fameux
 „ Poète *Rousseau* à Mr. *de Crousaz*, fût accusé
 „ d'y en avoir joint quelques unes de sa façon, qu'il donoit pour être de la même
 „ main

„ main que les autres *. L'Editeur de ces
 „ Lettres ne feroit-il point encore nôtre
 „ *faux Rousseau*? Voici quelques circon-
 „ stances qui rendent ma conjecture assez
 „ probable. Il est du même sentiment que
 „ l'Auteur qui a remporté le prix à *Dijon*.
 „ Il avoit même écrit le premier sur la
 „ Question proposée de l'influence des
 „ Sciences sur les Mœurs **. On peut con-
 „ jecturer, que ne voyant point paroître, il
 „ y a un Mois ou deux, de Réponse de
 „ Mr. *Rousseau* à ses Adversaires qui l'ata-
 „ quoient de toutes parts, & faisant Cause
 „ commune avec lui, il a trouvé à propos
 „ de faire les fonctions de son Avocat,
 „ & qu'il a pris le nom de celui pour qui
 „ il plaidoit. Mais malgré son travestisse-
 „ ment, il est aisé de le reconoitre. Tout
 „ le décele, c'est son stile, ses manières,
 „ des Citations fréquentes, de petits Vers
 „ entremêlés dans sa Prose. En voila
 „ assez pour me faire conclure, que celui
 „ qui avoit essayé de contrefaire *Rousseau I.*
 „ vient de tenter la même chose à l'égard
 „ de *Rousseau II.*

Je ne prétens pas, *Messieurs*, vous ga-
 rantir toutes les Conjectures de ce Critique,
 je

* Journ. Helvetiq. Aout 1749. p. 113.

** Aout 1750. p. 138.

je me contente de vous les rapporter. Je me fais de la peine de charger l'Anonyme de cette récidive. Ce seroit manquer de respect pour le Public, que de le jouer de cette manière. Ce qui me paroît bien prouvé, & dont il est bon qu'on soit averti, c'est que la Replique que vous avés imprimée dans votre Journal de Novembre, sous le nom de Mr. Rousseau, n'est point de lui, & qu'il la defavoueroit s'il en étoit informé. Je suis &c.





SECONDE LETTRE

*De Mr. JEAN JAQUES ROUSSEAU
de Genève, ou REPONSE à celle qui a
été imprimée dans le Journal Helvetique
d'Octobre 1751. sur son Discours qui a
remporté le Prix, à Dijon, l'Année 1750.*

JE vous suis obligé, MONSIEUR, de m'avoir fait parvenir le *Journal Helvétique* où se trouve la Lettre qu'on a daigné écrire contre moi, & où, en réfutant mes sentimens, ce qui est très permis, on a mêlé bien des Personalités, qu'on ne se permet guères qu'à l'égard des Persones illustres par leur Naissance, par leurs Dignités, ou par leurs Actions. Je ne me reconois à aucun de ces titres, & je vous avoue que je ne croiois pas mériter un Historien; mais come la plupart de ces Messieurs ne conoissent pas assés leur Original, pour le peindre fidèlement, il n'est point surprenant qu'ils fassent des Portraits de fantaisie. Mon Historien a fait un peu grimacer la figure, en jettant son pinceau assés au hazard. Je n'ai pas dessein de le redresser par tout où il s'égaré; il ne me con-

vient

vient point de parler de moi ; en dire du mal, feroit imprudence ; en dire du bien, feroit flaterie ; le mieux est de garder le silence sur ce sujet. Mais ce que je dois à la Vérité, & ce que je me dois à moi même, ne me permet pas de me taire entièrement sur ce qu'on dit que j'ai renoncé à ma Patrie, en changeant de Religion ; l'un n'est pas une conséquence nécessaire de l'autre : Quel que soit le Culte que j'ai embrassé, *Geneve* me sera toujours également chère & précieuse, & je ne cesserai jamais de faire des Vœux ardens pour sa prospérité : Puisse-t'elle être toujours l'azile des Vertus & des Talens, comme elle l'est de la Liberté & de la Paix ! Lors que mes Affaires m'appellèrent à *** , je passai à *Geneve*, & vous savés avec quel transport je revis ces Murs, qui sont come le Berceau de mon Enfance, & avec quels regrets je fus obligé de m'en éloigner, pour retourner à *Paris*, où de puissans Protecteurs m'ont ouvert un heureux azile.

Vous n'exigés pas de moi que je m'étende sur les motifs de mon changement de Religion, qu'on atribue mal à propos à une fatale nécessité, ou à un vil intérêt ; ce n'est pas une Lettre de Controverse que vous demandés ; il vous fufit de savoir que j'ai crû avoir de bonnes raisons pour quitter le Culte
de

de mes Pères , mais fans ressentir pour lui cette horreur qui est bien plutôt une haine de Parti , ou un aveugle Fanatisme , qu'un Amour raisonnable & éclairé pour la Religion qu'on a embrassée. On m'a fait la grace de me rendre justice sur mes Mœurs , ainsi on ne dira point que je me suis fait Catholique pour être vicieux impunément , & couvrir mes défauts sous le Manteau respectable de la Religion. *Tous les bonêtes Gens sont Frères*, disoit l'Illustre Newton , *parce qu'ils aiment tous la Vérité & la Vertu.* Je me suis dit fortement , que Dieu nous demande des Vertus bien plus que des Sacrifices. Toutes les Religions qui s'éloignent le plus les unes des autres , quant aux Dogmes , se rapprochent du côté des Mœurs , qui sont come la base & l'essentiel de la Religion Naturelle & de la Religion Révélée. Je suis fâché qu'à cet égard le *Journaliste* , qui a pris la peine de réfuter mon Discours Académique dans les *Mémoires de Trévoux* , ait doné prise sur lui à l'*Ecrivain de Genève*. Lors même que je serois encore Protestant , come le suppose le *Jésuite* , mes sentimens n'influeroient en rien sur mes Opinions Littéraires. On peut manquer de justesse d'esprit , sans manquer de droiture de Cœur. Quoi que Catholique , & docile à la Houlette de mes Pasteurs , je n'ai

n'ai pas craint qu'ils me fissent un crime de l'examen qui m'a conduit à former cette conclusion: *Que les Sciences profanes ne sauroient influer sur les Mœurs, & que ce précieux avantage est réservé à cette divine Science que Dieu a révélée aux Hommes.* Le célèbre Gresset, né dans le sein de l'Eglise Catholique, a soutenu la même Thèse, dans son Discours sur l'Harmonie; ce *Paradoxe*, que quelques Litterateurs regardent presque come un blasphème, ne lui a pas, cependant, fermé l'entrée de l'Académie Françoise. Cet illustre Poete & moi pensons come mes Censeurs que la *Réligion, bien étudiée, est la règle sûre & infailible des bones Mœurs.* La Géométrie même, n'ayant point pour objet les Mœurs, ne sauroit servir à les réformer; d'ailleurs, malgré sa prétendue évidence, il s'y glisse, au raport d'un habile Géomètre, bien des paralogismes & de la confusion. La Logique nous apprend plus à chicaner contre la Vérité, qu'à la discerner & à en instruire les autres. Dieu, dit le fameux Locke, *n'a pas attendu son secours pour faire de l'Homme un Etre libre & raisonnable.* En pensant come je le fais, je ne prétens point soutenir la Thèse absurde que l'on m'attribue, *Que la Probité est la Fille de l'Ignorance.* Je fais trop qu'une Ignorance entière & absolue n'est qu'un

Inf.

Instinct aveugle, qui conduit à la férocité & à la barbarie, je dis seulement, que l'étude des Sciences nous distrait souvent de nos devoirs essentiels, & inspire aux Hommes le goût d'une retraite, préjudiciable à la Société, & un fol orgueil, qui est le tombeau des Vertus. La plus grande partie de ce qu'on nomme les *Beaux Arts* ne servent qu'à entretenir le Luxe & la Moleſſe, à qui ils doivent leur naissance. La Probité ne sauroit certainement en tirer son origine; *Elle est Fille de la Religion*; & c'est tout ce que j'ai voulu prouver. L'Incertitude, d'ailleurs, des Sciences, montre assez qu'elles ne sauroient avoir de l'Influence sur les Mœurs. Un Edifice bâti sur un fondement si fragile ne sauroit avoir aucune solidité.

Je n'exclus point l'étude des Sciences, pourvû qu'on les tourne du côté de la Religion, & qu'elles en soient l'ornement ou l'appui; pourvû qu'elles ne nous éloignent point de Dieu, en fixant l'Esprit aux Causes secondes, ou en l'égarant par de vaines & stériles spéculations. Les Systèmes les plus vraisemblables, qu'invente la Philosophie, ne me paroissent qu'un Roman ingénieux, un Edifice bâti en l'air, si elles ne nous conduisent au grand Architecte qui a fondé & qui dirige ce vaste Univers par des Règles sages

sages & immuables. L'Etude de l'Histoire ne sera qu'un amusement frivole , peut être même dangereux , si l'on n'y cherche que des faits vrais ou fabuleux , qui allument l'Ambition , & le desir d'une fausse gloire. *César* qui verse le Sang de ses Concitoyens , & qui s'élève sur les ruines de sa Patrie , ne me paroît qu'un Traître ; *Alexandre* n'excite que mon horreur , quand je vois dans le Tableau de ses Victoires & de ses Conquêtes , celui de ses cruautés : Des Villes en cendre , des Provinces ruinées , ne sont ils pas plutôt des traits d'un Furieux , que d'un grand Homme ? Voici ce que dit sur ce sujet l'Illustre Poete dont j'ai l'honneur de porter le nom.

*Quels traits nous présentent vos Fastes ,
Impitoyables Conquerans ?*

Des Vœux outrés , des Projets vastes ;

Des Rois vaincus par des Tirans ;

Des Murs que la flamme ravage ;

Des Vainqueurs fumans de carnage ;

Un Peuple au fer abandoné ;

Des Mères pâles & sanglantes ,

Arrachant leurs Filles tremblantes

Des bras d'un Soldat éfrené.

En étudiant l'Histoire on n'y apprend guères qu'une Politique injuste & barbare , qui

partage les Hommes en deux classes , séparées , non par la Nature , qui a fait tous les Hommes égaux , mais par l'Ambition , qui fait des uns des Maîtres cruels , & des autres de vils Esclaves , dégradés par la honte de la Servitude , & acablés sous le poids de leurs fers. Il n'y a que l'Écriture Ste , come l'a montré le célèbre *Bossuet* , qui enseigne une Politique également salutaire à ceux qui gouvernent , & à ceux qui sont gouvernés. Politique dont la Religion est la baze , & que dirige l'Équité. Jamais les Sciences n'ont été mieux & plus cultivées qu'elles le sont aujourd'hui ; mais les Mœurs sont elles plus pures & plus parfaites ?

On dira , peut-être , que si les Sciences & les Beaux-Arts ne servent pas à purifier les Mœurs , ils procurent du moins de la réputation & de la gloire à ceux qui les cultivent , & qui s'y distinguent : Dans cet Age heureux où l'Esprit s'ouvre aux Connoissances , j'ai donné come un autre dans ces brillantes chimères , mais aujourd'hui , que sans être vieux , je ne suis plus jeune , je vai au solide ; j'ai étudié les Sciences , par goût , mais je me suis dégouté par raison ; mon penchant faisoit mon unique vocation ; mon devoir m'a ramené à des occupations plus dignes de l'Homme , & plus conven-

vena-

venables à notre nature : Un Savant que sa trop grande application à l'Etude rend malade, ou réduit à une triste pauvreté, sera-t'il fort heureux d'être admiré par dix ou douze Savans Etrangers , tandis qu'il sera, peut-être, négligé ou méprisé de ses Compatriotes. Ces louanges, qui à peine viennent jusqu'à lui, raffermiront-elles sa santé chancelante, ou le guériront-elles de ses maux ? Cet Encens flateur, que la Renommée ne distribue pas toujours avec beaucoup d'équité, sans guérir les Maladies du Corps, ne fait qu'augmenter celles de l'Ame, en la remplissant d'un fol Orgueil; ou ce qui est pis encore, d'erreurs dangereuses.

Come nous ne voions des Objets que ce qui est à notre portée, & que leurs extrémités nous échappent, & se perdent dans l'Infini, nous ne voions aussi que les Homes, qui sont, en quelque sorte, sous nos yeux, ou qui ont quelque raport à nous. Les autres s'enfoncent dans cet Abime immense qui absorbe & qui cache tout. La Renommée a porté jusqu'à nous les noms des *Cesars*, des *Alexandres*, des *Descartes*, & des *Newtons*; mais à combien d'Homes ont ils été inconnus ! Combien d'autres qui ignoreront à jamais & leurs Faits & leurs Découvertes ! Mais ces Découvertes elles mêmes, à quoi se réduisent-elles ? A si peu

de choses qu'il faut avoir bien du penchant à l'Orgueil, pour en faire gloire. *Les plus grands Philosophes, dit un célèbre Ecrivain, ne nous ont laissé que l'Histoire de leurs Pensées, & la Fable de leur Imagination. Si quelques uns se sont élevés à ce haut point de Métaphisique d'où l'on peut voir les principes, les rapports & l'ensemble des Sciences, aucun ne nous a communiqué sur cela des Idées justes & claires. La méthode de bien conduire son Esprit dans les Sciences est encore à trouver. Au défaut des Préceptes, on a substitué des Exemples, au lieu de Principes, on a employé des Définitions; au lieu de Faits avérés, des Suppositions hazardées. On s'imagine savoir davantage, parce qu'on a augmenté le nombre des expressions symboliques, & des phrases savantes; & l'on ne fait point attention que toutes ces paroles ne sont que des échafaudages pour arriver à la Science, & non la Science elle même. Il faut toute autre chose pour élever l'Edifice.*

Les Causes, ajoute Mr. de Buffon, nous sont & nous seront perpétuellement inconnues, parce que nos sens étant les effets de causes que nous ne connoissons point, ils ne peuvent nous donner d'idées que des effets & non pas des causes. Nos sens sont d'ailleurs trop défectueux, pour s'en fier à leur témoignage.

J'ai lû avec attention les meilleurs Livres que

que l'on ait publié de puis peu : Qu'y trouve-t-on ? Une multitude de doutes sur bien peu de Vérités. L'excellent Traité sur l'*Histoire Naturelle* de Mrs. de Buffon & d'Arbuthoton, m'apprend qu'il s'en faut bien que nous conoissions encore la surface même du Globe que nous habitons. Le Livre sur l'*Esprit des Loix*, si admiré, & si digne d'estime, m'apprend, qu'il n'y a point de Vices qui n'aient été autorisés par quelques Nations, ou par certains Législateurs. Que conclure de tout ceci ? Qu'il ne faut étudier les Sciences ; que pour s'amuser, & orner son Esprit comme on orne son Parterré. Je vous trouve heureux, Monsieur, de ne désirer d'autre Spectacle, que celui de vos Fleurs ; ni d'autres Concerts que ceux des Oiseaux. Un Homme sage préférera toujours les douceurs & la tranquillité d'une aimable Solitude, au bruit tumultueux de Paris.

J'avoüe, Monsieur, que j'ai souvent envié les charmes de votre Retraite : Etre en comerce avec nos meilleurs Ecrivains, & lire leurs Ouvrages avec goût & avec discernement, ne faire que ce qu'on veut ou ce qu'on doit ; ne rendre compte de son loisir qu'à soi-même ; se faire un plaisir honnête d'une occupation utile ; cet emploi du tems n'est-il pas à préférer à ces vaines cérémonies

qui remplissent, malgré nous, notre loisir & nous tiennent dans une espèce d'Esclavage? Savoir s'ocuper de cette manière, ce n'est point fainéantise, ni paresse, c'est mettre à profit ses talens & ses connoissances, c'est trouver des ressources dans son propre fond. Il n'appartient qu'au Sage de savoir ainsi se suffire à soi-même, & se passer des autres. Il vaut peut-être mieux ne rien faire, que de s'ocuper à faire des riens. Le Monde donne une certaine facilité à dire des bagatelles; on nomme cela *esprit*, mais je l'appelle *sottise*. Je veux un terrain que je puisse creuser, où l'on ne trouve pas d'abord le tuf, & qui me donne des Fruits après les Fleurs.

Il s'en faut bien que je jouisse ici des mêmes avantages que vous: Etranger & infirme, je ne tire du secours que de mes Protecteurs, dont la Main s'ouvre, à la vérité, à tous mes besoins; mais quelque léger que soit un fardeau, on ne laisse pas d'en sentir le poids. Je n'ai aucun comerce avec mes Compatriotes, & je n'ose presque en approcher. Vous sçavez que toute Personne qui change de Religion est traitée come un Transfuge par le Parti qu'il abandonne: C'est beaucoup si on garde avec lui les bienveillances qu'on doit aux Malheureux.

J'ai trouvé chés vous plus d'équité: Vous

ne croiés pas que les Devoirs de la Religion détruisent ceux de l'Humanité. Vous avés pris à tous égards ma défense. A l'égard de la Question sur les Sciences que j'ai traitées aussi bien que j'ai pu, toutes les Critiques ne m'empêcheront point de persister dans mon idée. En cultivant trop son Esprit, on perd du côté de la Nature ce qu'on gagne du côté de l'Art. L'Âme épuisée par des Productions forcées, perd insensiblement sa force & sa vigueur. J'aime mieux ces Pins superbes qui portent leurs somets dans les Cieux, que ces Ifs & ces Chèvre-feuils, qui semblent craindre de quitter la Terre.

Le célèbre de Rancé, Abé de la Trappe, condamnoit l'Etude des Sciences profanes; il les avoit néanmoins bien étudiées, & par là même il en avoit mieux reconu l'abus & le danger; mais, dit-on, il ne faut pas confondre le mauvais usage qu'on fait des Sciences, avec les Sciences mêmes; mais si par le fait, l'abus qu'on fait des Sciences, est presque inséparable de l'étude des Sciences, doit-on s'exposer témérairement à un péril qu'on peut & qu'on doit éviter?

Nous allons avoir une nouvelle *Encyclopédie*, aussi bone qu'un tel Ouvrage peut l'être; mais en serons nous beaucoup plus avancés? En aprenant ce que les autres Ho-

mes ont crû , en saurons nous mieux ce que nous devons croire ? Le Savant *Huet* prétend que tout ce qui s'est jamais écrit d'essentiel sur chaque Science , pourroit-êre renfermé en quelques Volumes : Je veux le croire ; mais qui osera fixer les limites de chaque Science, & déterminer bien précisément quels sont les points essentiels & fondamentaux ? Lors même qu'on pourroit dire, ceci est important, & cela ne l'est pas ; je le demande , en serions nous beaucoup plus éclairés ? Je persiste dans mes Questions , & je demande encore, en serions nous beaucoup plus sages ? Les plus Doctes, sont-ils les meilleurs Chrétiens ? J'ai presque dit, on étudie tout excepté la Science du Salut. Aussi J. C. a t-il adressé son Evangile aux Ignorans mieux disposés que les Doctes à le recevoir & à le pratiquer.

J'ai lû quelque part une Objection qui m'a frappé d'abord ; mais un moment d'attention m'a fait revenir de ma surprise. Nos progrès dans les Connoissances , feront partie de nôtre félicité dans la Vie à venir , dit-on. Il n'est donc pas mal de comencer, dès celle-ci & de faire un apprentissage qui peut nous devenir utile & même nécessaire. Cela seroit bon, si nos Connoissances avoient uniquement pour but , l'*Honêteté* & le *Vrai* , mais en serons nous plus heureux dans la Vie à venir ,

venir, quand nous saurons les règles de la Grammaire & celles du Sillogisme? Que faisons nous, & que connoissons nous ici bas? Aurons nous dans la Vie à venir des Sens, qui nous trompent, des Objets dont les apparences nous séduisent, des Passions qui troublent & subjuguent nôtre Jugement?

Au reste, *Monsieur*, les Sciences m'ont une obligation bien singulière, j'ai excité, par mon Discours, l'émulation, & le zèle de presque tous les Savans. On m'a ataqué de tous côtés, & dans les Journaux & dans les Chaires Académiques. Si j'osois hazarder ici une comparaison, je dirois, c'est ainsi qu'*Annibal*, excita la Valeur guerrière des *Romains*, & fit briller le courage de *Scipion*.

Pour devenir savant, on est obligé de lire un tas de Livres, moins remplis de choses que de mots. Chaque Auteur nous trace une route différente; on ne fait laquelle choisir; on doit craindre de prendre un Guide qui nous égare; incertain du choix, fatigué de ses recherches, l'on est quelque fois contraint de retourner en arrière, ou l'on reste en place, n'ayant plus la force de marcher. Une Curiosité infatigable ne fait qu'irriter nos desirs, sans les satisfaire; les apparences nous éblouissent, & nous trompent, & la Vérité nous échape. Il semble que nous
soions

soions condanés à ne conoitre, de la Terre que nous habitons, que les dehors & la surface. Les Philosophes pourroient dire ce que disoit Mr. *Mery*, célèbre Anatomiste, à Mr. *de Fontenella*. *Nous autres Anatomistes nous sommes come les Crocheteurs de Paris, qui en connoissent toutes les Rives, jusqu'aux plus petites & aux plus écartées, mais qui ne savent pas ce qui se passe dans les Maisons.*

Si du moins les Sciences nous rendoient plus propres à la Société, plus capables des Affaires, ce seroit un dédomagement de la peine qu'elles nous donent; mais un Savant, hériisé de Grec & de Latin annonce l'ennui & le fait naitre: On n'est guères propre à plaire lors qu'on n'est capable que d'instruire. Les Savans font souvent perdre l'utilité de leurs Préceptes, par l'obscurité de leurs Discours. Les Eaux profondes sont rarement claires. Le vrai Sage est celui qui fait faire goûter la sagesse.

*Un Ignorant qui n'a pour lui
Qu'un certain savoir vivre, un Esprit agréable,
A la honte du Grec & du Latin, fait voir
Combien doit-êtré préférable
L'usage du Monde au Savoir.*

MADAME DES-HOULIERES.

Guillau

Guillaume III. Roi d'Angleterre, étant embarrassé sur une Affaire politique, on lui conseilla de consulter *Newton*. *Newton*, dit-il, n'est qu'un grand Philosophe. Il ne crût pas que celui qui connoissoit si bien la structure de l'Univers, conût assez bien les affaires du Monde, pour en décider.

Et ne croiés pas que je sois plus favorable à ce qui s'appelle *Bel-Esprit*. Je pense à cet égard come un célèbre Auteur. *Les plus grandes Affaires*, dit-il, *celles du Gouvernement ne demandent que de bons Esprits: Le Bel-Esprit nuiroit, & les Grands-Esprits y sont rarement nécessaires: Ils ne sont propres qu'aux Révolutions; ils sont nés pour édifier ou pour détruire. La Raison cultivée suffit à tout ce qui est nécessaire.*

Mr. Vernet, célèbre Professeur à Genève, qui a pris la peine de réfuter mon Discours, & qui dans un excellent Ouvrage a fait sentir la nécessité de la Révélation, ne fait-il pas que cette avidité de tout conoitre a fourni souvent des Armes à l'Impie, parce que quelques Docteurs Chrétiens ont voulu expliquer ce qu'il n'est pas possible de conoitre parfaitement? De là est née cette foule de difficultés & de doutes que nôtre Ignorance & nôtre Orgueil ont élevés. On ose soumettre les Ouvrages du Créateur à un examen defectueux, au lieu

lieu d'en jouir avec humilité & avec reconnaissance. Nos yeux n'ont pas été faits pour observer attentivement l'éclat du Soleil, ils ne nous ont été donés que pour voir & considérer les Objets qu'il nous découvre. Une Curiosité audacieuse, qui veut remonter à la source de la Lumière & en conoitre la nature, est punie par l'aveuglement : Il en est de même des Ouvrages de l'Etre suprême ; quand nôtre Esprit veut les approfondir, & en embrasser la vaste étendue, il se confond & se perd dans cet abime immense.

Epargnons nous des recherches subtiles & pénibles, qui ne font que nous fatiguer. *La Vérité simple & nue se soutient par sa seule force*, dit un Père de l'Eglise. Les Docteurs qui ont mêlé les rêveries de *Platon* aux sublimes Vérités de l'Evangile, n'ont fait que les affoiblir & les défigurer. L'Empereur *Julien*, qui défendit aux Chrétiens d'étudier les Sciences profanes, conserva par là à la Religion toute sa pureté. Il empêcha que l'on n'introduisit dans le Sanctuaire, les Idoles du Paganisme.

Quoi que je persiste à croire que les Sciences ne sont pas propres à rectifier les Mœurs ; je crois qu'elles peuvent en adoucir la férocité & répandre par là quelque agrément dans le comerce de la Vie ; elles sont come l'impreinte d'une bone Education, & la preuve d'un

d'un Esprit cultivé. Rien ne dégrade moins l'Homme que de s'éclairer. La vraie grandeur consiste à avoir l'Ame plus élevée que le commun des Hommes, & le Cœur plus pur. Mais que diriez vous, *Monsieur*, si vous viviez parmi ce Monde qu'on nomme Ecrivains & Savans? Jugeriez vous favorablement de leur Cœur, si vous étiez témoin de leurs intrigues sourdes, ou de leurs clameurs, pour décrier & faire tomber un Ouvrage, qui n'a point d'autre défaut que celui de n'être pas sorti de leur plume? Que penseriez vous de certains Auteurs, qui démentent par leur conduite les Préceptes de Vertu qu'ils prêchent dans leurs Livres, qui détruisent d'une main ce qu'ils édifient de l'autre, qui puisent dans les Règles de la Grammaire le Stile le plus pur & le plus châtié, pour exprimer les Mœurs les plus corrompues, ou pour doner au Vice l'air & les couleurs de la Vertu? Combien d'autres qui ont l'art funeste de cacher l'Erreur dans les sombres & captieux détours du Sophisme, & qui prêtent au Mensonge la Livrée de la Vérité! J'en conois plusieurs qui ne s'élèvent qu'en montant sur des échaffes, & qui pour paroître grands, font tous leurs efforts pour faire paroître les autres petits.

Le grand *Corneille* demandoit, Où est le
Pu-

Public? Il n'est ni dans ces Ecrivains, dont je viens de parler, ni dans les Savans qui sont ici Juges & Parties, qui courbent la règle à leur gré & se trompent souvent: Il n'est pas non plus dans une Populace ignorante, qui se laisse entrainer au torrent, qui ne consulte que son caprice, ou un instinct plus aveugle qu'elle. On en appelle au Bon-Sens, qui ne s'égare guères dans les Jugemens. Ce Bon-Sens éclairé & attentif, qui n'est autre chose que la Raison, dissipe les Préjugés, & reclame contre les vains efforts d'une Cabale puissante.

*En vain contre le Cid un Ministre se ligue,
Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue.*

DES P R E A U X

Ce n'est point, *Monsieur*, une orgueilleuse opiniâtreté, qui m'engage à soutenir la Cause que je soutiens: Je rends justice aux bones intentions, & aux lumières de mes Adversaires; je vais même au devant de leurs coups; mais ils me frappent sans m'ébranler. C'est peut-être, que les traits qu'aiguissent les Sciences sont trop fins & trop délicats. Je craindrois plus des traits plus grossiers; on ne blesse pas profondément quand on cherche à briller, & qu'on ne fait que se joier.

On

On fait des Sciences , ou un vil Métier , qui est pour plusieurs une occupation servile , qui les resserre dans un petit Cercle d'Idées , ou un Jeu amusant & agréable : On y réduit tout en Problème , & c'est à qui sera le plus habile à en trouver la solution. On fait tour à tour parade de sa pénétration & de son savoir ; les uns éfacent les autres. Ceux-ci disparoissent bien-tôt de dessus la Scène , pour faire place à d'autres. La République des Lettres est come un Théâtre , où chaque Auteur se retire après avoir joué son Rôle.

En considerant le Temple des Sciences , je crois voir un Edifice bâti en l'air ; les uns l'étaient pour soutenir ce qui menace ruine : les autres démolissent hardiment ce que leurs Confrères ont établi avec peine : Ceux-ci ajoutent de nouveaux Omemens aux anciens : ceux-là veulent tout détruire , pour élever , à leur fantaisie , un Edifice plus solide & plus régulier.

Après avoir beaucoup raisonné sur le plus ou le moins d'utilité des Sciences , & sur leur influence sur les Mœurs , ne pourroit-on point rendre cette Question plus importante , en la proposant de cette manière.

N'y auroit-il point de précautions & de mesure à prendre , pour détourner ou corriger l'abus

l'abus des Arts & des Sciences, pour fixer leur incertitude, & les rendre par là plus utiles aux Mœurs, & à la Société ?

Cette Question est digne de toute l'attention de mes Censeurs. Je les invite de la traiter avec ce goût, cette délicatesse, & cette élégance, qu'ils ont fait briller dans la Critique de mon Discours. Celle qui est dans le *Journal Helvétique* me paroît être d'une bonne Plume & d'un habile Homme; moi qui fais gloire du titre de Citoyen de Genève, j'aime à voir que mes Concitoyens, aiment & cultivent les Sciences & les beaux Arts: C'est du moins, embéllir sa Patrie, & l'ornier de Statües & de Tableaux.





L E T T R E

D'un Anonime à PHILOGRAPHE.

Vous nous avés doné, ô PHILOGRAPHE, le Mois passé, dans le *Journal Helvétique*, une nouvelle Traduction du Psaume XXII, laquelle s'écarte, en plus d'un endroit, de toutes les Versions anciennes & modernes; mais ce qui m'a le plus frappé, dans cette Traduction, est, que vous trouvés l'*Antechrist*, au Verset 26, où aucun Interprète, que je sache, n'a seulement soupçonné, que le Psalmiste l'eût en vue. Je ne prens pas néanmoins la plume, pour entrer là dessus en lice avec vous, & vous oposer l'autorité des Versions, qui ont rendu autrement que vous l'Original. A suposer, que le Texte Hébreu vous soit favorable, come on pourroit être tenté de le croire, après y avoir jetté les yeux; je me contenterai de remarquer, qu'il doit toujours paroître étrange, que le Messie n'ayant point nommé l'*Antechrist*, dans les Versets précédens, il le désigne tout d'un coup dans celui-ci,

D

ci,

ci, par le Pronom de la troisième personne, come s'il eût parlé de lui auparavant. Si les règles du stile prophétique laissent aux Auteurs sacrés la liberté de faire un tel usage des Pronoms, faudra-t-il être surpris, que certains Oracles de l'Écriture aient encore tant d'obscurité? Mais que par ces paroles, *ceux qui le craignent*, le Messie ait voulu ou non, désigner l'*Antechrist*, objet de la vénération, & de la crainte de tous ses Sectateurs; permettez moi de vous demander, à qui vous faites l'application de ce nom d'*Antechrist*?

Entendés vous, par cet Adversaire du Christ, la Personne conue, contre qui les Réformateurs se sont élevés, come de concert? En ce cas là, je vous prierai de me dire, coment vous conciliés vôtre opinion avec le Système de l'Apôtre ST. JEAN, qui nous indique les marques caractéristiques, auxquelles on doit reconoitre l'*Antechrist*. *Mes petits Enfans*, dit-il*, *nous sommes au dernier tems, & come vous avés ouï dire, que l'Antechrist viendra; aussi s'est il élevé maintenant plusieurs Antechrists; à quoi nous conoissions que nous sommes au dernier tems.* Et quatre Versets plus bas, il ajoute: *Qui est l'Imposteur, sinon celui qui nie, que Jésus est*

* 1. Epit. de St. Jean II. 18.

est le Christ ? Celui là est l'Antechrist, qui nie le Père & le Fils. Au commencement du Chapitre IV. de la même Epitre, cet Apôtre dit encore : Mes chers Frères, ne croiés pas à tout Esprit ; mais éprouvés les Esprits, s'ils sont de Dieu ; parce que plusieurs faux Prophètes sont venus dans le Monde. Voici à quoi vous conoitrés l'Esprit de Dieu. Tout Esprit, qui confesse Jésus-Christ venu en chair, est de Dieu ; & tout Esprit, qui ne confesse pas Jésus-Christ venu en chair, n'est point de Dieu. C'est là l'Esprit de l'Antechrist, dont vous avés appris, qu'il doit venir, & il est déjà maintenant dans le Monde.

Après avoir rapporté ces Passages formels, je ne vous ferai plus que quelques Questions. *St. Jean* n'étoit-il pas Prophète ? Le St. Esprit ne lui avoit-il pas découvert en particulier le vrai caractère de l'*Antechrist*, la marque certaine, à laquelle on pourroit & devoit reconoitre ce grand Ennemi du Seigneur ? Le même Apôtre, dans les Passages, que je viens de citer, n'a-t-il pas eu dessein de nous indiquer ce vrai caractère, cette marque certaine ? Enfin, le caractère, qu'il nous indique, come une marque si facile à reconoitre, & si assurée, se trouve-t-il dans l'Home, que les Réformateurs & les Eglises Protestantes traitent d'*Antechrist* ?

Cet Home là nie-t-il que Jésus est le Christ ?
 Ne confesse-t-il pas qu'il est venu en chair ?
 Coment pourroit il se dire son Vicaire & son
 Lieutenant, s'il avoit les caractères, que
 l'Apôtre atribue à celui qu'il apelle *Antechrist* ?

Voilà un petit nombre de Questions,
 qui font toutes simples, qui n'ont rien de
 recherché, qui se présentent naturellement
 à l'Esprit. Ce font en même tems des
 Questions, que je ne juge point frivoles,
 & sur lesquelles il me semble, qu'aucun
 Chrétien éclairé ne doit rester indécis. J'a-
 tens donc avec impatience ce qu'il vous
 plaira d'y répondre, vous priant d'être per-
 suadé, que je suis avec considération &c.





E X A M E N

*De la Lettre sur l'Eloquence de la Chaire, insérée dans le Journal de Déc. 1751. p. 588.
ou REPONSE de Mr. X... Z. à
cette Lettre.*

Rien, *Monsieur*, de plus judicieux & de mieux écrit que votre Lettre; aussi n'ai-je garde de la critiquer. Je suis presque en tout de votre sentiment; mais vous me permettrés de joindre quelques Réflexions aux vôtres; le Public en profitera, si elles vous fournissent l'ocasion de doner les Eclaircissements que vous promettés, ou du moins que vous nous faites espérer, & que le Public attend de votre goût & de vos lumières.

Ceci, ne seroit ce point une de ces Questions où l'on ne diféré que dans les termes, & dont une explication nette & précise est presque l'unique Sollution? Ce qui fonde cette conjecture, c'est que j'ai remarqué que les Prédicateurs, les plus grands Partisans de la simplicité, & qui paroissent les Ennemis les plus déclarés des ornemens du Discours, ne laissent pas de les employer,

come malgré eux, lors que le sujet l'exige: Si les expressions propres leur manquent, come il arrive souvent, quand les pensées sont nobles & sublimes, ils ont recours aux figures, même aux plus fortes & aux plus hardies. C'est qu'alors, les figures mêmes deviennent l'expression propre, & que ce seroit manquer de goût & de jugement que de les rebuter. Ainsi lors que *Moïse* dit, *Dieu dit que la Lumière soit; & la Lumière fut*, il ne pouvoit guères choisir d'autres termes pour exprimer l'Idée la plus sublime. On y trouve cette simplicité si noble & si admirée par le fameux *Longin*: Mais dans les *Psaumes*, dans le Livre de *Job*, dans les *Prophètes*, combien n'y trouve-t'on pas de figures hautes & audacieuses! Toutes celles que fournit la Rhétorique y sont employées, avec une abondance qui étone, quoi que sans doute ils ne les eussent puisées que dans la Nature, & dans le Sujet même qu'ils traitoient, si grand & si sublime, que le Langage des Hommes ne pouvant y suffire, il falloit emprunter, j'ai presque dit, celui de la Divinité.

Vous l'avez dit, *Monsieur*, mais on ne peut trop le répéter, il y a de l'affectation, ou de la bassesse, à traiter une Matière noble ou patétique, avec une petitesse qui l'avilit

&

& qui la dégrade ; c'est , si je l'ose dire , vouloir revêtir un Géant , de l'Habit d'un Nain. Aussi les Prédicateurs éclairés s'éloignent-ils dans la pratique de cette simplicité qu'ils vantent si fort dans la théorie. S'ils ne prodiguent pas les Ornaments , ils n'en font pas avares , quand il s'agit de toucher , d'é-mouvoir , & d'entraîner les Auditeurs ; ils savent que si les raisonnemens éclairent d'avantage , ils n'ont pas cette force victorieuse , qui semble réservée aux grands mouvemens : La Multitude n'est point ébranlée ; le Cœur demeure froid & insensible , quand on se borne à convaincre & à persuader l'Esprit. Oserois je le dire , je crois que les Sermons de *Saurin* , feront , par cette unique raison , plus d'impression que ceux de *Tillotson* où l'on trouve plus de justesse de raisonnement , & beaucoup plus d'ordre ; mais moins de feu , moins de véhémence que dans les premiers. Tous les deux sont de bons Modèles , mais l'un est plus grand Orateur , & l'autre plus exact , plus profond , & plus habile Théologien.

Vous savés , *Monsieur* , mieux que moi , que ce qui a fait la grande réputation , & les grands succès de *Bossuet* , de *Flequier* , de *Massillon* , c'est cette Eloquence vive & majestueuse qui brilloit dans leurs Discours. *Bossuet* ressembloit à un Aigle qui prend son

vol jusques dans les Cieux; les images & les figures les plus sublimes sembloient naître dans sa bouche, ou sous sa main. Qu'on lise son *Discours sur l'Histoire Universelle*, son *Oraison funèbre de la Reine d'Angleterre*, on y trouvera une foule de traits, comparables à ceux de *Démotrhènes* & de *Cicéron*. *Fléchier* prodigue par tout les Antithèses; ce qui rend son Stile trop fleuri & trop uniforme, mais on ne sauroit nier que s'il n'a pas les beautés mâles qu'on admire dans *Bossuet*, il n'ait plus de douceur, & plus d'harmonie. *Massillon* tient le milieu entre ces deux fameux Orateurs, la Raison & la Religion sembloient parler par sa bouche; mais cette Raison ornée de graces, cette Religion pleine de grandeur & de dignité, qui n'instruit les Hommes que pour les élever à Dieu.

Aujourd'hui, où l'on a banni de la Chaire les allusions froides & puérides; où l'on ne se contente plus de Passages enfilés grossièrement les uns aux autres, & apliqués sans goût, & sans discernement; dans ce siècle, qui est celui de la Raison & de la bonne Philosophie, quels sont les Prédicateurs les plus estimés & les plus suivis? Sont-ce ceux qui ne sortent jamais de cette simplicité qui ne coute aucun effort, & ne décele
aucun

aucun génie , qui appellent *naturel*, ce qui n'est que *froid & rampant*? Ne font-ce pas, au contraire, les Prédicateurs nobles, pathétiques, qui après avoir éclairé & convaincu l'Esprit par la force & la clarté de leurs raisonemens, touchent & entraînent le Cœur, par la véhémence de ces mouvemens, auxquels on ne sauroit résister. L'Art de plaire fera toujours une perfection; le défaut d'esprit & de talens ne fera jamais une beauté.

Si nôtre opinion avoit besoin d'être apuïée & confirmée par quelques autorités, j'en trouverois un grand nombre, mais je me bornerai à deux ou trois. Je comencerois par celle de l'Illustre Mr. de la Placetta, qui a écrit sur l'art de prêcher, si j'avois son Ouvrage sous le yeux; mais je me rapelle que quelque amour qu'il eût pour la simplicité, il n'exclut point les Ornemens, pourvu qu'ils fussent bien placés, & qu'ils ne fussent point trop recherchés. Le célèbre Abé de Fleuri, qui a écrit très sensément sur le choix des Etudes, dit positivement: *Quoi que le Stile des Instructions doive être simple & naturel, néanmoins quand il s'agit d'étonner les Pêcheurs endurcis, en faisant briller à leurs yeux le Glaive de la Parole, quand il s'agit de leur inspirer la crainte des Jugemens*

Dieu, & de les ranger, par de vives images des peines & des récompenses éternelles, sous le joug de l'Évangile, le Stile simple ne suffit pas; pour répondre à la grandeur & à la majesté du Stile, qu'on traite, il faut nécessairement avoir recours à la plus haute Eloquence. Mr. l'Abé Mongin, aujourd'hui Evêque de Bazas, dit quelque part, *Le Grand Art de persuader sera toujours celui de plaire, & l'on ne plaira jamais avec la Raison toute seule, & dénuée d'ornemens; il faut présenter le Vrai sous l'image du Beau, & pour entraîner l'Esprit par la force des preuves, il faut commencer à gagner le Cœur par les graces & par les charmes du Discours. La Séduction est bien permise quand elle conduit à la Vérité.*

Mais il y a quelques écueils à éviter, il faut prendre garde de ne pas détourner l'attention de l'Auditeur du fond des choses, pour la fixer sur la manière de les dire, ou sur soi-même. Quand il s'agit de Vérités importantes, on ne doit point montrer de l'Esprit aux dépens du Goût & du Jugement. On se défie d'un Orateur trop fleuri, & trop recherché.



REFLEXIONS

Faites à la vûe des Tombeaux ; avec l'Eloge
de Mr. GABRIEL CRAMER , très cé-
lèbre Professeur en Philosophie & Mathé-
matiques à Genève , décédé au Mois de
Janvier 1752.

Tombeaux ; vos funestes Cyprès
Sont souvent arrosés de larmes ;
Vôtre aspect produit nos alarmes ,
Et retrace en nos Cœurs nos pertes, nos regrets.
Quand la Mort le poursuit , ha ! que l'Homme est
à plaindre ,
Lors qu'il voit en tremblant ses tragiques apprêts !
On s'instruit à ne la point craindre
En la considerant de près.
Vous nous montrés l'écueil où tombent tous les
Homes.
Pour apprendre ce que nous sommes ,
Laiſſons d'un Monde impur les profanes Chan-
ſons ,
Et n'écoutons que vos Leçons.
Tombeaux ! Vous seuls pouvez apprendre
Le néant des Grandeurs, des Biens, de la Beauté ;
Tous ces Trésors de vanité ,
Enſevelis ſous de la cendre

Nous

Nous font voir leur fragilité ,
 Et du sort des Mortels prouvent l'égalité.
 Vous , qui , couronnés par la Gloire ,
 Vous croiés au dessus du reste des Humains ,
 Qui pour graver vos Noms au Temple de Mé-
 moire ,
 Vous perdés dans des projets vains ,
 Dans ces Os épars de vos Pères
 Venés contempler vos misères ;
 Déchirés de vos propres mains
 Le funeste bandeau qui vous cache à vous même ,
 Et vos Vices & vos Erreurs ;
 Ne rendés qu'à l'Etre Suprême
 Le pur hommage de vos Cœurs.
 Pour apprendre à mourir, aprenons à bien vivre.
 La Vie est pour nous un sommeil.
 L'Ame esclave du Corps est forcée à le suivre.
 La Mort n'est qu'un instant , cet instant la dé-
 livre ,
 Et nous montre un nouveau Soleil ,
 Qui procure un heureux réveil.
 Le Sépulcre lâche sa proie.
 La terreur de la Mort nous conduit à la joie.
 De la Nuit du Trépas naissent les plus beaux
 Jours.
 L'Home fait pour le Ciel est heureux pour tou-
 jours.
 Des Passions il ne craint plus l'orage :
 S'il est vrai que la Mort soit pour l'Home un
 écueil ,

Il trouve son Salut dans le sein du Naufrage.

*Tombeau, qui confond nôtre orgueil,
Vous ofrés aux Mortels ce fortuné Rivage,
Séjour de la Félicité.*

*Ce n'est que l'Incrédulité,
Qui sur ce doux espoir jette un épais nuage,
Et dérobe à nos yeux l'aimable Vérité.*

*Le Tems sourd à nos pleurs nous réduit en
poussière,
Nôtre Oeil, las de s'ouvrir, se ferme à la lu-
mière.*

*Mais sortans de l'obscurité,
Le Ciel montre aux Humains la plus noble car-
rière,*

Leur ouvrant l'Immortalité.

Ha! que cette douce espérance

Est propre à calmer nos douleurs!

*Vous que la mort d'un Fils a plongé dans les
pleurs,*

Vous qui d'un tendre Ami regrettés la présence,

Que la Foi vous ouvre les yeux,

Et fasse taire la Nature;

D'en écouter trop le murmure

Contre son Créateur, on est séditieux.

Intrépide au milieu des Vents, de la Tempête,

Le Fidèle les voit élever, sur sa tête,

L'Orage le plus furieux.

Que tous les Elémens lui déclarent la guerre,

Une redoute point la Foudre & le Tonnerre:

DIEU

DIBU tient entre ses mains son dépôt précieux.
Celui qu'il chérissoit n'est plus sur cette Terre,
Mais il le verra dans les Cieux.

Nous t'y verrons, CRAMER, dont l'utile Science
De ce vaste Univers mesuroit la grandeur,
Qui plein d'amour pour l'evidence
Démêloit le faux jour d'un Sophisme trompeur.
Rival de Bernoulli *, plus que son Interprète,
Dans le sombre Infini rien d'obscur ne l'arrête.
Des Courbes ** qu'il décrit pénétrant les Secrets,
Du Calcul intégral, il dicte les Arrêts.
Sa main porte le jour dans ce nouveau Dédale.
Et de la Terre au Ciel franchissant l'intervale,
Des Globes lumineux il observe le cours :
Malgré l'éloignement, leur fuite, leurs détours,
Et leur hauteur que rien n'égale,
Son Oeil subtil les suit toujours ***.
Aussi bon Sénateur que subtil Géomètre,
Il ne se déclaroit que pour l'Ordre & les Loix ;
Mais quand il leur prêtoit sa voix,

Il

* Mr. Cramer a donné une très bonne Edition des Oeuvres de feu Mr. Bernoulli, enrichie de Remarques.

** Il a aussi publié un excellent Traité sur les Courbes.

*** On trouve dans le Journal des Savans de l'Année 1741. quelques Lettres de Mr. le Professeur Cramer, à Mr. de Mayran sur la propagation du feu, qui montrent quelle étoit sa pénétration & la justesse de son Esprit ; mais quoi qu'il réunit divers talens, & que son Savoir fût fort étendu, son Commerce étoit aussi agréable qu'utile, comme on le verra dans son Eloge historique.

*Il sembloit de nos Cœurs qu'il se fut rendu
Maitre.*

*Heureux qui porte dans l'Etat
Ce bon goût de Philosophie,
Qui tourne au bien de la Patrie
Tous les talens du Magistrat!*

*Heureux, qui, come lui, Vertueux sans rudesse,
Aux plaisirs innocens sait unir la Sageffe,
Et qui du Créateur contemplant la bonté,
Espérant tout de sa tendresse,
Sans tourner ses regards vers le Monde qu'il
laisse,
S'enfonce dans l'Eternité!*





VERS sur la Mort de Mr. CRAMER,
Professeur en Philosophie.

O Ciel ! est il donc vrai ? Quel affreux coup
de foudre !

Quoi CRAMER ne vit plus, déjà réduit en poudre,
Il ne présente plus à nôtre Oeil étoné,
Qu'un Cadavre difforme, aux Vers abandoné !
Hélas, qui l'auroit cru, qu'avec sa Faux terrible,
La Mort pâle & crüelle, à nos Vœux inflexible,
D'une Tête si chère, au plus beau de ses jours,
Nous priveroit si tôt, & cela pour toujours.
Frères, Amis, Parens, Vous Jeunesse éplorée,
Quelle Perte ! Quel Coup ! Quelle triste Journée !
Quoi ! vous ne verrez plus cet Home bienfaisant,
Quoi ! Vous n'entendrez plus ce Docteur éloquent !
C'en est fait, pour jamais sa bouche s'est fermée,
Déjà de sa Prison, sa belle Ame échapée,
Du C'éleste Palais, admire la grandeur,
La majesté, l'éclat, l'immense profondeur :
Elle repose en paix, dans le Sein de Dieu même,
Source de la Sagesse, & du Bonheur suprême.
Parmi les Séraphins, d'un Oeil respectueux,
Contemplant du Seigneur le Front majestueux,
CRAMER goûte un bonheur d'éternelle durée.
Et Mon Cœur ici bas, sera son Mausolée.

· GENEVE.



OBSERVATIONS

Sur une Brochure intitulée : Discours qui a remporté le Prix à l'Académie de Dijon, en l'Année 1750. sur cette Question proposée par la même Académie: Si le rétablissement des Sciences & des Arts a contribué à épurer les Mœurs. Par Mr. Rousseau, Genevois. Barbarus hic ego sum quia non intelligor illis. Ovid. A Genève, chés Barillot & Fils. In 8vo. de 55. pages avec le Titre & la Préface.

Et sur une Lettre inserée dans le Journ. Helv. Novembre 1751. pag. 495. & suiv. intitulée : Réponse de Mr. Rousseau à quelques Critiques qu'on a faites de son Discours, qui a remporté le Prix de l'Académie de Dijon l'an 1750.

.... Ridentem dicere verum
 Quid veſtat? Horat.

LE noble Projet de décrier les Sciences & les Arts, enfanté & glorieusement exécuté par Mr. Rousseau, va sans doute renverser de fond en comble la République des Lettres, changer la face de l'Europe, & y ramener cette crasse, mais salutaire Ignorance

du Moïen Age , que nos Ancêtres des dernier Siècles se flatoient & se faisoient honneur d'avoir bannie pour toujours. En effet qui pourroit tenir contre les belles choses que cet habile Home met en avant , dans les deux Pièces dont il a enrichi le Public, sur tout après que la première lui a aquis l'Aprobation & le Prix de l'Académie de *Dijon*? L'exemple est de grande conséquence , d'autant plus que cette Illustre Societé, couronnant de gloire Mr. *Roussseau* , a bien fait voir qu'elle agissoit sans intérêt , dans la concession de cet honneur , puisqu'elle a donné en cela Acte authentique , qu'elle se reconnoit un Etre inutile au Monde , pour ne rien dire de plus; car que sert une telle Académie, si les Sciences & les Arts ne font bons qu'à corrompre le Genre-humain? Si les Académies de *Paris*, la Societé de *Londres* & autres Compagnies Savantes s'étoient exercées sur de semblables Questions *grandes & belles* (a), en place de tant de *subtilités* qui les occupent (b), selon toutes les apparences, il y a long-tems qu'elles n'auroient plus rien à faire. Et qu'on ne s'arrête pas aux louanges forcées que donne Mr. *Roussseau* à l'établissement des Académies par *LOUIS XIV.* & les Princes qui l'ont imité (c); ce n'est qu'un compliment

GOLL-

a Voies le Discours de Mr. *Roussseau*. p. 3. Pref.

b Ibid. c Discours p. 46. 49.

contraire aux principes de l'Auteur, qui s'adresse à Messieurs de *Dijon*, lesquels, come j'en suis persuadé, ne se sont pas laissé prendre à cette polie contradiction. Autant donc que l'honneur de la Palme qu'ils ont décernée à cet heureux Ecrivain est peu suspect, autant est-il brillant & décisif. Qu'avés vous à dire là dessus, Grands Esprits, qui faites parade de bon sens, & qui ne goûtés que ce qui est raisonnable? Vous rirés: Nous ne conoissions guères, dirés vous, Mr. *Rousseau*, du reste nous ne lui envions pas le Prix qu'il a remporté, *Non equidem invidéo, miror magis*; puis ce fera tout, vous en demeurerez là; mais le reste du Public se rendra, & c'est la pluralité.

Pour moi je me déclare: Le *Discours* & la *Réponse* m'ont charmé & en même tems disposé à écrire mes *Observations*. Jusques ici j'avois crû qu'il n'apartenoit qu'aux Savans de publier leurs Productions, mais depuis que Mr. *Rousseau*, ne sachant (d) rien & ne s'en estimant pas moins, est imprimé, je deviens aussi plein de moi même, & je brule du desir d'instruire les Homes. Ce sera ici mon début.

La Question: *Si le rétablissement des Sciences & des Arts a contribué à épurer les Mœurs,*

E 2

dans

dans quelque vûe que l'illustre Académie de *Dijon* l'ait proposée, ne paroît pas susceptible d'une Réponse générale, & bien des Gens feroient ici des *distinguo*, qu'ils jugeroient très nécessaires. Voici ce qu'ils diroient. Il est des Sciences & des Arts très pernicioeux ; par exemple l'Art d'empoisonner, porté à ce qu'on dit par des *Italiens* à sa perfection, & contre lequel *LOUIS XIV* fit un Edit en 1682 ; tel est celui des habiles Coupeurs de bourse &c. Si la Question ne roule que sur ceux là, le moins qu'on puisse, c'est d'embrasser la négative. Par contre il y a des Sciences, dont on ne peut contester la nécessité ou l'utilité pour les Mœurs en général ; telle est la Science de la Religion, de la Parole de Dieu, & de nos Devoirs, laquelle nous ne saurions pousser trop loin ; celle des Ouvrages de la Nature, qui sont tous merveilleux, & très propres, étant bien considérés, à nous amener à Dieu & à son Service, ainsi que nous l'enseigne *St. Paul* au Chap. I. aux Rom. On ne peut douter que le rétablissement de ces Connoissances ne contribue à celui des Mœurs, qui ne sauroient subsister sans l'une, & qui ont un grand apui dans l'autre. Enfin le général des Sciences & des Arts, n'ayant pas pour but direct le régime des Mœurs, on n'y peut guères
 appliquer

appliquer la Question proposée. Véritablement leur fin étant de sùvenir aux nécessités de la vie, de contribuer au bien être de la Société, & de retirer les Hommes de l'Oisiveté, source de bien des Vices, un bon Génie en peut profiter, à l'avantage de la Vertu. Mais après tout, on ne peut pas dire qu'ils regardent proprement les Mœurs ni en bien ni en mal; & il seroit ridicule de demander, par exemple, si la Médecine a porté les Hommes à l'amour de la Patrie, ou si l'usage des Montres de poche engendre la sobriété ou la dévotion; ce n'est pas de quoi il s'agit, dans la Médecine ni dans l'Horlogerie, & par conséquent on ne doit pas demander, si le rétablissement en influe sur les Mœurs; elles peuvent avoir & ont également lieu dans les endroits où règne, soit la Vertu, soit le Vice, sans y contribuer.

Voilà ce que diroient ceux qui n'ont pas l'amplitude de l'imagination de Mr. *Roussseau*, mais lui a tout sù renfermer sous un même chef, rien ne l'embarasse, & d'un seul coup, il renverse Arts & Sciences quelconques, sans distinction de classe ni de rang. Il fait même plus qu'on ne lui demande; on souhaite seulement de savoir, *Si le rétablissement des Sciences & des Arts a contribué à épurer les Mœurs*: Là dessus il ne se présente

naturellement que des *afirmatives* & des *néga-*
tives; mais l'étendue admirable de nôtre
Ecrivain va plus loin, jusques à l'oposé, il
décide que toutes les Connoissances, non
seulement n'épurent pas les Mœurs, mais de
plus qu'elles les corrompent. Il prodigue ses
lumières, ou au moins l'on diroit qu'il y
aplique le Précepte de l'Évangile *Marth. V.*
Quand on lui demande la Robe, il done en-
core le Marteau par dessus.

Mais malgré cette générosité, il est à crain-
dre qu'il n'y ait des Ingrats, qui cherche-
ront, & qui prétendront trouver bien des
défauts dans son inimitable *Discours*. Les
plus réservés ne daigneront pas les pu-
blier; les autres ne feront peut-être pas
si paresseux ou si scrupuleux. Ils avan-
ceront, par exemple, qu'il paroît que Mr.
Rousseau en veut principalement à la Logi-
que ou à la Science de l'Ordre, vû le dé-
sordre qui règne dans sa Pièce, où très
souvent il raporte à la dernière partie ce qui
vient à la première, & réciproquement.
Ils soutiendront que les belles & bones cho-
ses, par lui avancées, sont la plûpart hors
de propos & même des fois contre lui;
preuve en étant la longue déclamation de 5.
bones pages (e) contre le Luxe & la Dé-
pra-

pravation du goût, sur quoi la Question ne roule point, & d'où l'on pourroit même tirer induction en faveur des Arts & des Sciences, dont la pureté & la perfection ne s'acomode point de la Corruption du goût ni même du Luxe, qui souvent est dirigé tout au rebours; encore que Mr. *Rousseau* nous assure qu'il les accompagne toujours (f). Item ce qu'il dit si élégamment (g) de la Jurisprudence, qui n'auroit pas lieu sans l'*Injustice*, & de l'Histoire, qui seroit stérile s'il n'y avoit, ni *Tirans*, ni *Guerres*, ni *Conspira-teurs*, tandis que, naturellement & sans Mr. *Rousseau*, on concludroit de ce dernier article tout juste la nécessité & de la Jurisprudence, pour arrêter les Injustices, & de l'Histoire pour nous informer de ces terrible choses du tems passé, nous apprendre à y reconoitre la Providence, & à prévenir de pareils maux; à moins qu'on ne veuille décrier les Remèdes, par ce qu'ils ne doivent leur débit qu'aux Maladies. Ils confesseront ne pouvoir porter la complaisance jusques à croire Mr. *Rousseau* sur sa parole, dans ce qu'il dit de son chef de l'origine des Arts & des Sciences (h), des Mœurs des premiers tems (i), quand on adoroit les faux Dieux dans les Maisons. (Mr. *Rousseau* parle plus d'une

E 4

fois

fois des Dieux, & il paroît que cette expression plurière lui plaît d'avantage, que le singulier & qu'il en tire meilleur parti) &c. Ils soutiendront que *Montagne*, qu'il s'est associé, & sur qui il se fonde tant, ne fait guères sa Cause bone; que s'il s'agit d'autorités, on lui citera tant de Grands Homes, qui ont estimé les Sciences & les Arts, que le pauvre Sieur de *Montagne* sera bien-tôt anéanti. Ils s'excuseront de ne pouvoir approuver en tout Mr. *Rousseau*, sous prétexte qu'il leur est impossible de comprendre toutes ses pensées, à cause des contradictions & galimatias y compris; & ils citeront, pour faire foi des premières, ce qu'il dit de l'étude de la Vertu: Il loue les *Perfes* d'autre fois, chès qui, dit-il, on *aprenoit la Vertu come chés nous on apprend la Science* (k); ensuite de quoi poursuivant son propos, il nous enseigne bien-tôt après, que chés les Romains *tout fut perdu quand ils comencèrent à étudier la Vertu* (l); come aussi ce qu'il établit tout le long de son *Discours*, que les Sciences & les Arts sont la peste de la Societé; de quoi pour conclusion il exhorte ceux qui la gouvernent à se servir du Ministère des Savans (m). De même pour échantillon de galimatias, on pourra peut-être avancer la pag. 33, où

l'Au-

L'Auteur parle si bien du Luxe, come aussi du Commerce, de l'Argent de ceux que l'on vent à *Alger*, des Troupeaux de bétail &c. Il y a aussi d'admirables choses dans les pag. 46. 47. 48. que chacun apparemment ne comprendra pas ; mais c'est à de tels stupides que s'adresse spécialement l'inscript. du titre : *Barbarus hic ego sum quia non intelligor illis*. En un mot on alléguera peut-être que les raisonnemens de l'Auteur ne font souvent rien à la thèse, qu'ils ne signifient pas toujours grand-chose, qu'ils manquent bien des fois de fondement, & qu'ils se contredisent non rarement.

Mais que Mr. *Roussseau* est au dessus de ces futiles Objections ; il vous a prévenu, Messieurs les Disputeurs, & par une prévoiance à nulle autre pareille, il a renversé tout ce que vous avés dit, ce que vous dites, & ce que vous dirés à jamais. Dans sa *Réponse aux Critiques*, qui sans flaterie ne cède en rien au premier *Discours*, il nous donne à conoitre, que ce n'est pas sur les *Raisonnemens* qu'il se fonde ; que c'est là le partage de ses Adversaires, & que son *fort*, ce sont les *faits* (a). Maintenant on a beau construire des raisonnemens, disputer sur les siens, ce n'est pas de quoi il s'embarasse, il est au dessus de ces atques, retranché dans les *faits*.
VOUS

vous bien, Mr. *Rousseau* est, d'un côté, la Raison, & les Raisonnemens de l'autre. Si vous voulés vous adresser au premier, il faut renoncer aux autres. Rendés vous donc à ses Armes victorieuses.

On peut dire ici, qu'ensuite de la fertilité, déjà vantée de Mr. *Rousseau*, la Question change bien de face; c'est proprement & d'origine une Question de fait; mais qui ne regarde probablement qu'un seul Evénement, savoir le Renouvellement des Sciences & des Arts dès le XV. Siècle, au sujet de quoi, & seulement dans ce cas, on demande, si les Mœurs s'en sont bien trouvées? Mais par la quantité de *faits*, sur tout anciens, produits dans le Discours, & par les Réflexions qui en sont tirées, qui n'auroit pas vû le titre de l'Ouvrage, s'imagineroit ainsi la Question: *Si jamais les Sciences & les Arts ont fait du bien aux Mœurs, & si au contraire, ils ne les ont pas toujours ruinées?* C'est sur cette dernière que toute la Pièce est composée.

Or il est remarquable, que pour le point principal ou premier, c'est à dire l'influence des Connoissances sur les Mœurs de nos tems, Mr. *Rousseau* n'entre dans aucun examen proprement dit de *faits*; mais il s'étend seulement sur l'urbanité & la politesse des *François*, & n'y mettant que 6. pages (o) il en dé-

démontre l'hipocrisie & les facheuses suites. Voila précisément & dans l'exacte vérité tout ce qu'il dit d'historique directement & à sa place sur la Question ; *Si le rétablissement des Sciences & des Arts a contribué à épurer les Mœurs ?* Assurément un *Allemand* remerciroit Mr. *Rousseau*, au nom de sa Patrie, de ce qu'il ne l'a point mêlée là dedans, & au nom même des Arts & des Sciences, que la Nation Germanique peut se vanter, en toute modestie ; de cultiver, pour le moins avec autant de succès que la Française, en conservant de plus cette *Rusticité Tudesque* (p), laquelle montre que les Etudes & les Lumières peuvent subsister sans cette *politesse*, objet des plaintes de Mr. *Rousseau*, & n'en sont pas la cause éficiente. D'éfet combien de fois n'a-t-on pas reproché aux Savans d'être peu au fait de ces Usages *corrompus* du Beau-Monde ? Les *Italiens* en sont aussi disculpés, graces à leur *Pantomime ultramontaine* (q) ; ils passent néanmoins pour Maitres dans les plus beaux Arts.

Cependant, pour tout cela, qu'on ne s'imaginer pas que Mr. *Rousseau* se dédit, car si, pour établir que les Arts & les Sciences de nos jours ont extrêmement corrompu nos Mœurs, il n'emploie pas beaucoup de particularités, tirées des tems & des lieux en ques-

question, il en a de plus anciennes & qui n'en font que meilleures. Pour preuve que le rétablissement de ces Connoissances arrivé depuis *peu de Générations* (r) a déjà fait bien du mal, il nous cite les Anciens Etats de l'*Egypte*, de la *Grèce* &c. Vérifier un fait de trois Siècles, par des témoignages vieux de deux à trois mille ans! Que peut on exiger d'avantage?

Voions les donc ces *faits*, ces traits d'Histoire décisifs, & préparons nous à admirer l'adresse avec laquelle Mr. *Rousseau* se sert de ces Armes favorites; elles doivent le rendre formidable, puis qu'il entreprend de combattre principalement de cette manière. Il comence dès la plus ancienne origine des Arts & des Sciences. Jusques ici on avoit crû qu'étant si utiles au Genre-humain, ils avoient pour Auteurs des Homes aussi bien-faisants qu'ingénieux; on alloit même plus loin, on en attribuoit la première cause à Dieu; c'étoit l'opinion des Anciens. *Omnes mortales*, dit Cicéron, *sic habent, externas commoditates a Diis se habere* (s); Seneque s'exprime ainsi: *Neque enim nostra, ista que invenimus, dixeris &c. Insita sunt nobis omnium atatum, omniumque artium semina, magister ex occulto Deus producit ingenia* (t). Et les

r Discours p. 54.

s De Nat. Deor. lib. 3. n. 86.

t Benef. 4. c. 6.

les Chrétiens avoient, pour se fortifier dans cette opinion, quelques présomptions tirées de l'Écriture Sainte. On y voit la Vocation de *Betsalél*, d'*Aboliab* & de tous ceux qui devoient construire le Tabernacle & ce qui y appartenoit. Dieu disoit à Moïse; qu'il les avoit remplis de son Esprit, en Sagesse, en Intelligence, en Science, & en toute sorte d'ouvrages; & qu'il avoit mis de la Science dans le Cœur de tout Homme d'esprit (v). Ceci explique les paroles de St. Jaques: *Tout don parfait vient d'enhaut descendant du Père des lumières* (x), & l'on diroit que *Cicéron* en fait le Comentaire: *Nemo igitur, dit-il, Vir magnus sine aliquo afflatu divino unquam fuit* (y). Mais voici toute autre chose, Mr. *Rousseau* nous apprend, sur la Tradition, dit-il, ancienne des Égyptiens (z), & par l'autorité de la Fable de *Prométhée* cloué par les Grecs sur le *Caucase* (a), qu'un Dieu ennemi du repos des Hommes (c'est à dire en stile de l'Évangile le Diable) étoit l'Inventeur des Sciences; & sur cela il raisonne come il appartient à un Homme sûr de son fait. Il auroit pû s'en tenir là, car après la découverte d'une si vilaine source, qui n'auroit peur des Sciences? Mais on nous garde encore bien d'autres choses non moins curieuses & décisives. Notre Ecrivain

nous

v Exod 31. 1---6.
a Discours p. 27.

x Jaq. 1. 17.

y De Nat. Deor. 2 66,
a Ibid. p. 28.

nous parle des *Egiptiens*, des *Grecs*, des *Romains*, des *Constantinopolitains* & des *Chinois*; chés tous ces Gens là, selon lui, les Sciences & les Arts ont fait de terribles ravages; par contre il nous rapelle le bien qu'a fait l'ignorance aux anciens *Perfes*, aux *Scythes*, aux *Germaines*, aux vieux *Romains*, aux *Lacédemoniens* & enfin à une *Nation rustique* (b) qu'il ne nomme pas, afin fans doute de s'épargner & à ses Lecteurs bien des discussions pénibles & disgracieuses; peut-être que s'il avoit fait de même à l'égard des autres, il n'en seroit que mieux; les Critiques ne sauroient par où l'ataquer.

Au reste, dans tous ces exemples, il ne s'agit à peu près que des Vertus Militaires, & de la Gloire des Etats, considerées come le fruit de l'Ignorance, & le contraire de la Science; c'est de quoi il est bon d'avertir un Lecteur, qui s'atendroit à autre chose, vù la généralité de la Question. Mais quoi, dirait-on, citer les *Egiptiens*, les *Grecs* & les *Romains*, ces Nations également valeureuses & savantes, pour établir l'Ignorance! Rien n'est plus vrai, & c'est ici où l'habileté de *Mr. Rousseau*, à tirer parti des choses, même de celles qui lui sont le plus contraires, éclate dans toute son étendue; bien loin d'être étoné des exemples qui sont contre lui,

lui, il les cite hardiment & en triomphe avec gloire.

Il nous propose premièrement l'Egipte, d'où *Sesostris* est parti autrefois pour conquérir le Monde, & qui après avoir été la Mère de la Philosophie & des beaux Arts, est devenue successivement la Conquête de Cambise, des Grecs, des Romains, des Arabes & enfin des Turcs (c). Réellement voilà un fait; il est certain que les *Egiptiens* ont eu autrefois des Rois de leur Pais pendant bien des Siècles, qui ont régné glorieusement, & du nombre desquels étoit ce *Sesostris*, grand Conquérant, qui soumit entre autres les *Scithes* invincibles par leur ignorance, selon le *Système*. On trouve tout cela dans *Hérodote*, *Diodore de Sicile* & bien d'autres anciens Ecrivains, par le témoignage desquels il n'est pas moins certain, que durant ces Princes, les Sciences & les Arts ont été cultivés en *Egipte* plus qu'en aucun lieu du Monde; c'est dans ces heureux tems que cette Région & en particulier *Memphis* étoit une Académie générale, pour ainsi dire, non seulement des Gens du Pais, mais où les Etrangers alloient étudier en foule; c'est alors que ce nombre prodigieux de belles & grandes Villes furent bâties & florissantes, come *Thebes*, *Memphis*, *Héliopolis* &c; qu'existoient ces Piramides,

ces

ces Obélisques, ces Statues, ces Tombeaux & toutes ces autres Merveilles de l'Art & de la Science, dont les restes sont encore admirés de nos jours. Il est demême avéré, que ce goût & cette étude des Arts & des Sciences ont totalement cessé en *Egypte* depuis fort longtemps, & que l'Ignorance en a pris la place & la tient encore, selon le témoignage unanime des Voïageurs, qu'il n'est pas nécessaire de citer pour une chose de nôtre tems. Demême il est reconu, que pendant cette Ignorance, l'*Egypte* a croupi & croupit encore sous le joug de l'Esclavage imposé par ces Etrangers, que Mr. *Rouffseau* rapporte, & qui en ont fait la Conquête, non pendant que les Connoissances y étoient ainsi honorées, mais après le comencement de leur décadence. Or qu'auroit jugé tout autre que lui de ces faits? On auroit conclu de cette jonction des Arts & des Sciences, avec la Gloire & la Liberté des *Egyptiens*, que ces choses marchent de compagnie; & de la Servitude qui acompagne aujourd'hui leur Ignorance, qu'elle en est une suite; tout au moins le parti le plus modéré auroit été de suspendre son jugement là dessus; mais jamais on n'en seroit venu à en déduire précisément le contraire; c'est ce qu'a fait le premier Mr. *Rouffseau*, à qui par conséquent tout l'honneur en est dû.

La suite pour le Mois prochain.



EPITRE de Mr. l'Abé de BERNIS à Mr.
DE FONTENELLE.

*O*N vit heureux , quand on est sage.
 C'est du sein des tranquilles Nuits ,
 Que naissent les Jours sans nuages.
 En moissonnant trop tôt les Roses du Bel-Age ,
 On n'en recueille point les Fruits.
 Le Soleil brillant dès l'Aurore
 Fâne , flétrit les Fleurs de la Jeune-Saison ;
 Le Plaisir n'est , pour la Raison ,
 Qu'un Astre bienfaisant , qui féconde & colore,
 Et qui d'un Voile d'or embélit l'Horison ;
 Remède pour le Sage , il devient un Poison ,
 Pour le Cœur que son feu dévore.
 Tes Jours , comblés d'honneurs , & tissus de plaisirs ,
 Tes beaux jours , sage Fontenelle ,
 Semés d'heureux travaux & de rians loisirs ,
 Dont , au gré de mes vœux , le fil se renouvelle,
 Consacrent à jamais la Raison éternelle ,
 Qui dirigea tes pas & régla tes desirs.
 On vit un Céleste Génie
 T'apporter , tour à tour , le Compas d'Uranie
 La Plume de Clio , la Lire des Amours.
 La Gloire répandit ses rayons sur ta vie ;
 Mais la seule Raison en étendit le cours.
 Les Martirs de l'Orgueil prodiguent sans réserve
 Leurs Jours , pour saisir des moments ;
 La Gloire sur ses pas fait périr ses Amants ;

Et la Sagesse les conserve.

Sans jouir du présent , vivre pour l'avenir ;

S'immoler aux Races futures ;

D'un travail épineux endurer les tortures ,

Laisser , quand on n'est plus, un foible souvenir ;

O chiméra d'Orgueil ! O méprisable Idole !

En s'éclairant soi-même , éclairer l'Univers ,

Mériter un grand nom , sentir qu'il est frivole ;

Enlever sans efforts les Lauriers toujours verts ,

Qu'emporte loin de nous la Gloire qui s'envole ;

Désirer d'être grand, sans cesser d'être heureux.

Tel est l'objet du Sage , & telle est ton Histoire.

Il faut pour être mon Héros ,

S'approcher lentement du Temple de Mémoire ,

Travailler sans relâche en faveur du Repos ,

Exercer , conserver les ressorts de son Âme.

Plus la Vie est tranquille , & plus sa foible tranche

Echape au Ciseau d'Atropos.

Nos Passions sont nos Furies ;

Elles veillent sans cesse , & leurs cris renaissent ,

Viennent rompre le cours des douces rêveries

De l'équilibre de nos Sens.

Qui sait les mépriser est le Dieu d'Epidaure.

Oui ! la Sagesse aimable est Sour de la Santé ;

Elle seule conoit le secret , qu'on ignore ,

D'assurer l'Immortalité.

Qu'un autre exalte le Courage

D'Achille , mort dans son Printems ;

Il faut plus de Vertus , pour vivre plus long-tems ,

Et le Nestor des Grecs fut l'Homme le plus sage.



A V A N T U R E S

*Galantes & comiques, extraites d'une Lettre
de Paris du 30. Décembre.*

LE mauvais succès qu'ont eu la plupart des Pièces Théâtrales, qui ont paru depuis que Mrs. de *Voltaire*, *Crébillon* & *Destouches* ont cessé de consacrer leurs Plumes à ce genre de travail, a tellement découragé ceux qui pouvoient marcher sur leurs traces, que toute l'Année ne s'est presque passée qu'en répétitions de Pièces, très belles à la vérité, mais auxquelles il manque l'agrément de la nouveauté, dont nos Français sont infatués. Pour satisfaire ce goût, il s'est trouvé deux Auteurs assez hardis, pour donner deux Pièces nouvelles, qui parurent dernièrement. La première étoit une Comédie, qui avoit pour titre, *L'Auteur Valet*, & la seconde une Tragédie, intitulée, *Artaxerxes*. Ils avoient eu la sage & modeste précaution de garder l'*incognito*, mais ils n'en ont pas été plus heureux, & leurs Pièces, sans aucune Cabale, sont tombées à la première représentation.

Si le Théâtre nē fournit pas des Nouveautés amusantes , les Actrices continuent à doner des Scènes galantes & intéressées , qui divertissent les uns , & qui causent de l'amertume aux autres. La *Cléron* , conüe du Public par ses Galanteries , sous le nom de *Frétillon* , qu'elle portoit , lors qu'elle étoit Comédienne à *Roïen* , vient de faire un Coup de filet , qui lui a produit cent fois plus que les meilleures Pièces de Théâtre n'auroient pû faire , grace à la sottise d'un Home , qui a acheté bien chèrement un repentir. Le Héros , ou plutôt la Dupe de l'Avanture , est le Marquis de *** , Comandans les C. L. de la Garde du Roi , jeune Seigneur aussi spirituel , que débauché , & qu'on dit avoir travaillé à une Pièce de Théâtre , qui doit incessamment paroître. En attendant cette nouvelle Comédie , voici celle qu'il vient de doner au Public : Elle servira de leçon à la Jeunesse , pour se garantir des pièges où elle ne se trouve que trop souvent exposée.

Le Marquis de ***. s'étant passioné pour la *Cléron* , fit tous ses efforts pour obtenir d'elle ce qu'on peut apeller les *Restes du Public*. Tel est aujourd'hui le goût fin & délicat de ce qu'on apelle ici *Gens-du Bel-air*. Des Créatures empestées , & qui ne sont que des

Ob-

Objets d'indignation & d'horreur, pour toutes les Persones, qui font le moindre usage de leur Raïson, font pour eux des Idoles, auxquelles ils rendent des hommages, que la dépravation de leur goût, leur fait refuser aux Persones du Sexe les plus aimables & les plus dignes de leur respect & de leur tendresse.

Peut-être le jeune Marquis s'étoit il flaté, qu'en qualité de Bel-Esprit, de Poete & d'Auteur Théatral, la Conquête d'une Comédienne ne lui seroit pas fort difficile. Peut être espéroit-il que sa jolie figure & ses manières galantes lui gagneroient le Cœur de sa *Lais*. Hélas! Qu'il étoit encore Novice, avec tout son Esprit! Qu'il étoit ignorant dans la Science pratique du Théâtre! Qu'il conoissoit peu celle même qui faisoit l'Objet de ses adorations! S'il avoit connu les premiers Elémens de la Carte de ce Pais; s'il avoit eu la moindre notion de ce qu'est une Actrice, il auroit fû il y a long-tems.

*Que jamais la Cleron, ni ses Con-Sœurs galantes,
Ne traitèrent d'Amour qu'en Espèces sonantes;
Qu'aupres d'elles ce Dieu ne fait qu'un vain effort,
Si Plutus, à leurs yeux, n'ouvre son Cofre fort.*

L'Expérience le fit bien-tôt conoitre au Marquis. Il eût beau faire le galant, l'agréable,

ble, le passionné; il eût beau épuiser son Esprit & sa Verve poétique, par une profusion de Sonets, de Madrigaux, de Stances, d'Odes, d'Elégies &c. Il eût beau soupirer & gémir, tant sur le papier, que de vive voix; l'insensible *Cléron* ne daignoit seulement pas l'écouter. Il n'y avoit que la Pluie d'or, qui pût amolir & atendrir cette inflexible *Danaë*. Il se résolut enfin d'avoir recours à cet expédient; mais les Militaires, sur tout les Militaires débauchez sont souvent brouillez avec *Plutus*. Qu'on juge, conséquemment, si le Marquis de ***. pouvoit avoir *Vingt-mille Livres*, qui étoit la Some à laquelle elle vouloit bien lui apprécier des faveurs, qu'elle avoit autrefois prostituées à très bas prix.

Une pareille proposition auroit guéri d'une sole passion tout autre qu'un Petit-Maitre François. Mais quoi! Un de ces jeunes Seigneurs ira-t'il se deshonorer, se faire montrer au doigt, s'exposer à être timpanisé par tous ses semblables, come un lâche, come un vilain, que la crainte de se ruiner empêche de se mettre à la mode? Quel est parmi eux le Cavalier, qui aura assés peu de cœur, pour s'exposer à ce honteux reproche? Il ne souffrent point de pareilles bassesses, & ne la pardonnent qu'à des Ames roturières & bourgeoises. Le Marquis de ***, plein de ces

beaux sentimens, & dont la passion s'étoit acrüe par les obstacles, n'en voulut point démordre. Come il n'avoit point d'Argent, il chercha tous les moiens poffibles pour s'en procurer, & enfin il trouva le fecret d'en avoir, en obtenant un Brévet de retenue de parcille Some fur fon Poste de Comandant, & dont un de fes Amis lui fit les avances.

Ne voila-t'il pas *Vingt mille Francs* bien employez, & ne conviendra-t'on pas qu'il faut être poffédé du Démon de la Prodigalité, de la Débauche & de la Folie, pour faire un pareil ufage de fes Biens? Mais ce qu'il y a encore de mortifiant pour le Marquis, dans cette Avanture, c'est que ce Marché ayant été conclu & confomé, il s'est présenté, quelques femaines après, un autre Petit-Maitre, qui ayant ofert une pareille Some à la *Cléron*, a fuplanté le pauvre Marquis, en atendant qu'il en vienne un troifiéme qui le débusquera à fon tour; *Sic de cæteris*. Pour fe confoler dans fa difgrace, le Marquis chante à tous ceux qui lui en font compliment de condoléance, ce Couplet de la petite Comédie, intitulée, *Les Vendanges de Surene*.

Défiez-vous de ces Coquettes,

Qui n'en veulent qu'à vos Ecus.

Si tôt qu'elles les ont reçus,

Adieu Paniers, Vendanges font faites.

ON s'imaginera que l'on ne peut guères tomber dans une plus grande extravagance que celle que l'on vient de rapporter ; cependant en voici une , qui renchérit sur la précédente : Elle regarde un de ces Vieux Débauchez , tels qu'on en voit assés souvent : Le Monde est plein de Gens que le Péché quite , mais qui ne peuvent cependant se résoudre à quitter leurs Inclinations vicieuses.

*Le Moulin , qui moulut moudra ;
 Quiconque a bû , toujours boira ;
 Et tout bon Amateur des Femmes ,
 Pour elles sera tout de flames ,
 Tant qu'au Corps l' Ame lui batra.*

L'Avanture dont il s'agit en est une preuve. Une Fille sur le retour , qui a été long-tems entretenüe , & qui a eu de ses divers Amans , quatre Enfans , bâtifés avec la note infamante , de *Père inconnu* , vivoit assés chétivement à *Paris* , avec sa malheureuse progéniture , lors que le vieux Débauché , que l'on ne nommera point ici , par considération pour sa Famille , se ressouvint d'avoir vü autrefois cette Créature dans toute sa beauté. S'étant informé de ce qu'elle étoit devenue , & l'ayant été voir , il la trouva encore assés jolie pour mériter ses soins. Come il a toujours été grand amateur du

Sèxe

Sexe, il se mit en conséquence à lui conter fleurettes; mais la rusée Comère, jouant au mieux le rôle de Bigote, dont elle avoit endossé le dévot Equipage, le rebuta come un malheureux Séducteur, & le pria de supprimer à l'avenir ses Visites, si elles n'avoient pas un motif plus honête. Ce refus, aiant irrité la Passion du Vieillard, come la fausse Dévotte l'avoit prévu, il continua de la courtiser; & pour la rendre plus traitable, il lui fit des propositions de Mariage. Elles furent reçues assés froidement par la Belle, qui conoissant la foiblesse des Vieillards, lors que la folie leur met l'amour dans la tête, en usa ainsi, pour l'amener au point qu'elle s'étoit proposé. C'étoit, non seulement, de s'assurer *Vingt bones mille Livres* de Rente, dont jouissoit son Amant; mais de lui faire encore adopter ses quatre Enfants. L'entreprise étoit hardie & de difficile exécution; mais de quoi ne vient pas à bout une rusée Coquette, & de quelle folie n'est pas capable un Vieillard amoureux?

Improbé Amor, quid non mortalia pectora cogis!

Nôtre Bigote a si bien conduit sa Barque, que son Amant en a passé par tout ce qu'elle a voulu. Come il étoit vieux Garçon & Maître de son Bien, il ne s'est pas contenté de lui en faire une Donation après sa mort; mais,

quoi qu'il n'eût jamais approché de cette Femme, il a reconnu come siens, & a fait inscrire, sous son nom, sur le Régistre des Batêmes, les quatre Enfans qu'elle a eus de ses Amans. Enfin il a couronné toutes ces sottises, par un Mariage solennel, qu'il vient de contracter avec cette Créature, & qui donc actuellement matière de rire à tout Paris.

UN autre Mariage, qui n'est pas si honteux, mais qui est des plus singuliers, divertit extrêmement cette Capitale. En voici l'Histoire en abrégé. Deux Demoiselles fort à leur aise, puis qu'elles jouissent de *Dix mille Livres* de Rente, vivoient ensemble, depuis longtems, come deux bones Sœurs. Elles avoient toujours été fort sages, & jamais l'Amour ne leur avoit fait faire la moindre folie. Il étoit d'autant plus à présumer, que jamais cette Passion ne leur en feroit faire, què la plus jeune des deux a quatre vingt deux ans bien accomplis. Qui croiroit qu'à cet âge, où naturellement on ne doit penser qu'à entrer dans le Tombeau, le Cœur humain se laisseroit surprendre à une Passion amoureuse? C'est cependant ce qui est arrivé. Ces deux vieilles Demoiselles se sont avisées, come de concert, de s'amouracher tout à coup d'un jeune-Homme, qui est Ingénieur des Ponts & Chaussées, & qui n'étoit pas des plus à son

aïse. Pour le mettre plus au large, come elles ne pouvoient pas l'épouser toutes deux, elles sont convenues de donner tout leur Bien à ce Jeune-Homme, come un témoignage constant & perpétuel de l'amour qu'elles avoient pour lui, à condition qu'il épouserait celle d'elles deux pour qui il se fentiroit le plus d'inclination.

Une Passion si peu ordinaire, & en même tems si généreuse, méritoit quelque retour. En éfet 10. Mille Livres de Rente, pour un Homme, qui n'a presque rien, valent bien la peine qu'il passe par dessus ce qu'un pareil Mariage doit avoir de dégoûtant. C'est aussi ce qu'a fait le jeune Ingénieur. Il a fait plus encore: Craignant que son choix ne refroidit, à son égard, la générosité de celle des deux Sœurs à qui il ne doneroit pas la préférence, en Homme d'esprit, il a trouvé moyen de se mettre à couvert de ce reproche & des suites fâcheuses qu'il pourroit avoir pour lui. Quel a été cet expédient? Il est aussi extraordinaire que le Mariage. Pour flater ces deux Dames, & leur faire croire qu'il les aimoit également, le jeune Galant leur a proposé d'en remettre la décision au Sort, & de tirer à la courte paille, pour savoir laquelle des deux l'auroit pour Epoux. La proposition aiant été agréée & mise en exécution, le Hazard a voulu que la moins

vieille lui soit échüe, à son grand déplaisir peut-être. En éfet, si le Sort l'eût fait tomber sur l'Ainée, qui a 94. ans passé, il auroit eu l'espérance de se voir Veuf beaucoup plutôt; ce qui n'est pas une petite consolation en pareille rencontre. Quoi qu'il en soit, ce Mariage singulier vient de se célébrer en cette Capitale, avec d'autant plus de pompe & de magnificence, que la générosité des Contractans n'a point été gênée, par le desir d'œconomiser pour les Enfans qui pourroient naitre d'une Alliance si bizare.

PUIS que l'on est sur l'Article des Mariages, on finira cet Extrait par une espèce d'Enigme assés extraordinaire, & qui se trouve exactement vraie dans toutes ses parties, sans qu'aucune des Persones dont il y est parlé puisse être seulement soupçonnée de la moindre faute. Elle a été faite à l'occasion d'un Mariage peu ordinaire, qui a été célébré, il y a quelques Mois, dans une Cour de l'Estrope. La voici :

ENIGME HISTORIQUE*.

M On Père Père est de mon Père ;
 Ma Mère est Mère de ma Mère ;
 Mon Père est Frere de ma Sœur ;

Ma

* On n'a point eu dessein de mettre cette Enigme en Vers ni en Rimes.

*Ma Mère est Fille de ma Mère ;
 Et ma Sœur est Sœur de mon Frère.
 Ma Femme est Fille de sa Sœur ;
 Moi je suis le Fils de son Frère ;
 Et cette Sœur , avec le tems ,
 Sera Grand Mère & Grand-Tante de mes
 Enfans.*



EXPLICATION du Logogriphe du Mois de Décembre 1751.

B *El Inventeur du Logogriphe ,
 Si vous n'êtes pas Apocriphe ,
 Aportés moi le Merle blanc.
 C'est faire un peu trop le capable ,
 Je vous le déclare tout franc ,
 Que de vous croire inexplicable ;
 TROP, est le mot mistérieux.
 Pour le cacher sous Rime obscure
 Emploier un soin studieux ,
 La Raison, parfois, en murmure.
 Mais expliquer de tels Rébus ,
 N'est pas, peut-être, un moindré abus.
 Qu'importe? Poursuivons l'ouvrage ,
 Il faut gagner le Merle en Cage.*

*Malheur aux pauvres Matelots
 Et Passagers, qui sur Galère.*

Se trouvent le jouet des flots ,
 Sans pouvoir dans cette misère ,
 Gagner quelque Port salutaire.

Mais laissons là ce triste objet
 J'en découvre un plus agréable ,
 Pour tout Suisse il est délectable ,
 C'est Pot au vin, non Pot au lait ;
 De ces derniers, mes Patriotes
 Ne sont pas grands Fabricateurs ,
 Ils se plaisent mieux chés les Hôtes
 Qu'à forger des projets trompeurs.

Qu'entens je ? Un grossier Batave ,
 Qui par un gros Vent d'estomac ,
 Mon nez & mon oreille, brave ;
 Il pût la Bière & le Tabac ;
 Un Home poli se soulage ,
 Tout bas, & c'est le bel usage.

Camarade voilà le Rot ,
 Silence écoutons la Prière ;
 C'est fait : Qu'on découpe au plûtôt ,
 Qu'on m'en serve pour mon Escot ,
 Je prétens faire chère entière ;
 Chacun dit Top , à ce propos ;
 Parmi les Verres & les Pots
 Bannissons la mélancolie.

Pour le Dessert il reste encor
 Du Sphinx la plus riche partie ;

*Le charmant Métal que cet Or !
Où, oui, sa force est infinie ;
L'Auteur en parle avec esprit,
C'est le meilleur de son Ecrit.*

*Dans le mot, aux Marchés, d'usage
Il a fait faute, c'est dommage ;
Pour bien parler il lui falloit,
Encor le secours d'un muet*.*

*Atendés, j'oubliois un Fleuve,
Et le Merle alloit m'échaper,
Pégase a voulu galoper,
Et mettant ses reins à l'épreuve,
D'un bond il a franchi le Pô.
Holà, Rouffin, tout beau, tout beau,
Si l'Eridan** va dans la Plaine,
Tout en fureur rouler ses Flots,
Vous pourriés bien au fond des eaux,
D'un tel mépris porter la peine.*

*Placés ceci beaucoup plus haut
Et tout est dit, ou peu s'en faut.*

N.....

TA-

* Un e muet, on écrit Topa.

** Le Pô étoit anciennement appelé Eridan.



T A B L E.

<i>Suite du Discours sur l'obligation des Jeunes</i>	
<i>Gens à s'appliquer de bonne heure à la Piété.</i>	3
<i>Lettre aux Edit. à l'occasion de M. Rousseau.</i>	24
<i>Reponse de Mr. Rousseau à la Critique inserée</i>	
<i> dans le Journ. d'Octobre dernier.</i>	28
<i>Lettre d'un Anonyme à Philographe.</i>	49
<i>Examen des Reflexions sur l'Eloquence de la</i>	
<i> Chaire.</i>	53
<i>Reflexions en Vers, faites à la vue des Tom-</i>	
<i> beaux.</i>	59
<i>Vers sur la mort de Mr. Cramer, Profess.</i>	
<i> en Philos. à Genève.</i>	64
<i>Observations sur le Disc. de M. Rousseau &c.</i>	65
<i>Eptre de Mr. l'Abé de Bernis à Mr. de Fon-</i>	
<i> teneüe.</i>	81
<i>Avantures galantes & comiques.</i>	83
<i>Énigme historique.</i>	92
<i>Explication en Vers du Logog. du Mois passé.</i>	93

A V I S.

ON trouve à Neuchâtel, chez le Sr. Du Marché, un petit Instrument de fer poli ou espèce d'Aiguille, qui guérit radicalement toutes sortes de Douleurs de Dents, en l'appliquant à répétées fois, du côté plat, sur la Dent douloureuse. Le prix est de 10. Sols, argent de France. Cette Aiguille conserve toujours sa vertu, en la tenant envelopée dans du Papier. Ceux qui souhaiteront un spécifique si simple & en même tems si utile, sont priés de lui écrire franco.